M27250

X7602

22101320548

Gwen to L.C. Davis
Bx 7,
by S. Daufresne
4/7/13

EPIDAURE

LES PRÊTRES — LES GUÉRISONS

« La médecine et la divination sont sœurs germaines, car ces deux sciences ont un même père, Apollon. »

HIPPOCRATE.

PAR

Le Docteur Charles DAUFRESNE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS
23, PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1909

30924
B248

Hommage de l'auteur

Gruckner

Gambetta le 4 Juillet 1881

EPIDAURE

LES PRÊTRES. — LES GUÉRISONS

Pas
4/7/12

30924.

EPIDAURE

LES PRÊTRES — LES GUÉRISONS

« *La médecine et la divination sont sœurs germaines, car ces deux sciences ont un même père, Apollon.* »

HIPPOCRATE.

PAR

Le Docteur Charles DAUFRESNE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1909

M27250

Gallery

~~BI / DAU~~

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

22107320548

AU Dr FELIX REGNAULT

Directeur de l'*Avenir médical*

En hommage d'admiration.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR A. CHAUFFARD

PRÉFACE

Dès le début de nos études médicales, notre maître, le Dr Brunon, Directeur de l'École de Médecine de Rouen, nous avait appris à vénérer le passé. Son enseignement encyclopédique nous ravissait par des anecdotes toujours attrayantes qu'il semait des plus beaux aphorismes d'Hippocrate.

Durant notre séjour à Paris, nous avons fréquenté l'École de psychologie et nous avons eu l'heureuse fortune d'y connaître le Dr Félix Regnault. Ses recherches historiques eurent sur nous une influence profonde et nous nous prîmes à aimer ce qu'autrefois nous considérions en curieux. Un article paru dans la *Revue de L'Hypnotisme* (1) : « *L'Hypnotisme dans la pratique médicale antique* », nous donna l'idée de cette thèse : *Épidaure. Les prêtres. Les guérisons.*

Le Dr Félix Regnault a bien voulu mettre ses documents à notre disposition. Il n'a cessé de nous guider de ses conseils. Nous le remercions d'avoir bien voulu accepter que nous lui dédions notre modeste ouvrage.

1. Année 1899, p. 366. F. Regnault.

Un poète des champs, des pâturages, des moutons et des quatre décors des quatre saisons, aurait rougi de dessiner quelques ex-voto pour un pauvre ouvrage de médecine et d'archéologie. Un des plus fiers, parmi les fiers poètes de l'*Abbaye*, René Arcos, n'eut point un si grave mépris et sa collaboration nous est un gage précieux de sympathie.

Que notre famille et tous ceux qui nous ont aidé au cours de nos études reçoivent l'assurance de notre amour et de notre amitié ! Nous garderons le souvenir de l'entière sympathie que ne cessa de nous prodiguer le Dr Rodolphe Broda, directeur des *Documents du Progrès*.

Nous adressons nos hommages de reconnaissance à nos maîtres de l'École de Médecine de Rouen et de la Faculté de Paris : MM. Brunon, Petitclair, Dévé, Longuet de Rouen ; MM. Launois, Fournier, Morel-Lavallée, Caussade, Netter, Baumgartner, Boissard, Rochon-Duvigneaud de Paris.

Nous adressons nos hommages de reconnaissance à M. le professeur A. Chauffard, qui nous fit le grand honneur d'accepter la présidence de notre thèse.

C. D.

EPIDAURE

LES PRÊTRES — LES GUÉRISONS

INTRODUCTION

A trois heures d'Épidaure (actuellement Épidavre) dans la vallée du Hiéron, on découvre les vestiges du plu célèbre des sanctuaires d'Esculape que possédait la Grèce. De 1881 à 1887, M. Cawadias pratiqua des fouilles qui permirent de reconnaître la plupart des édifices que Pausanias avait énumérés dans sa *Description de la Grèce*.

On désigne sous le nom d'Asclépieia tous les sanctuaires d'Asclépios en Grèce, en Asie Mineure et dans les îles. Celui d'Épidaure florissait au IVe siècle avant Jésus-Christ. Des pèlerins y accouraient en foule d'Athènes, de Cyrène, de Smyrne, de Pergame, de toute la Grèce et même de Rome. Ils ne venaient point solliciter des conseils médicaux, mais seulement implorer l'intervention du Dieu-guérisseur. L'Asclépieion ne rappelait que de très loin nos hôpitaux ou nos sanatoria : c'était un lieu sacré où une puissance surnaturelle accomplissait des miracles.

Dès cette époque, chaque ville possédait des médecins

publics (δημοσιεύονες) qui dirigeaient des établissements spéciaux (ἰατρεια), entretenus aux frais de la cité, où l'on soignait gratis les malades. Ces premiers hôpitaux laïques possédaient un cabinet de consultation, une salle d'opérations, avec tout un arsenal d'appareils et d'instruments, des locaux pour préparer les médicaments, des chambres pour les malades.

La civilisation grecque est fille des civilisations d'Égypte et de Babylonie où, dès les temps les plus reculés, on trouve une médecine laïque et une médecine religieuse. La Loi d'Hammourabi remonte à 2.000 ans avant Jésus-Christ. Elle fut rapportée de Suze par M. de Morgan, déchiffrée par le Père Scheil et commentée par M. Dareste. Elle atteste une civilisation déjà très évoluée puisque le médecin, le chirurgien et le vétérinaire y sont représentés comme des personnages bien distincts. Rien n'autorise donc à reconnaître à la médecine une origine religieuse. N'est-elle pas aussi vieille que l'humanité? Dès la plus haute antiquité, on conçoit l'existence nécessaire des guérisseurs comme il en existe chez les peuplades sauvages contemporaines d'Afrique et d'Océanie.

Sans doute les premiers médecins furent des fétichistes, qui rapportaient à des êtres surnaturels l'origine des maladies et guérissaient par des incantations et des charmes. Vint ensuite la période métaphysique de la médecine basée sur des raisonnements et des théories, sans le contrôle de l'expérience. Mais le peuple garda longtemps les conceptions naïves des premiers âges; à la médecine vraie, il préférait l'intervention surnaturelle des dieux. Les pèlerins qui allaient à Épidaure devaient

ressembler à ceux qui, de nos jours, vont implorer la vierge à la grotte miraculeuse de Lourdes. Vingt-quatre siècles nous séparent !

On a beaucoup écrit sur les prêtres d'Esculape et les auteurs ne s'entendent point à leur sujet. Les uns les considèrent comme d'insignes charlatans, les autres sont enclins à les traiter en médecins véritables.

Il ne semble pas douteux que les prêtres attendaient d'un miracle la guérison qu'ils procuraient par une habile suggestion. Qu'en certaines circonstances ils aient été fallacieux, on ne saurait le nier ! Mais n'est-il pas admissible de penser aussi qu'à force de soigner des malades, ils aient acquis une réelle expérience de la médecine. Quelques-unes de leurs prescriptions, heureusement conservées, le prouvent avec évidence.

Au cours de notre développement, nous nous efforcerons de montrer ce que fut l'Asclépieion d'Épidaure, avec ses pèlerinages, ses fêtes et ses miracles. Nous tâcherons de mettre en lumière la méthode curative que suivaient les prêtres d'Esculape ; ils guérissaient les malades que les médecins d'alors décrétaient incurables ; c'est une raison suffisante pour qu'ils nous intéressent encore. En traitant les pèlerins suivant les songes qu'ils avaient eus, ils suivaient une méthode qui n'est pas sans analogie avec celle que pratiquent les médecins hypnotiseurs de notre temps. Ils usaient de certains traitements actifs qui ne sont point de la pure fantasmagorie et qui ont encore droit de cité dans la médecine moderne.

Nous éviterons toute critique d'archéologie ou de mythologie, acceptant sans discussion le résultat des décou-

vertes que M. Cawadias a exposées dans son beau livre des *Fouilles d'Épidaure*. Nous ne nous attacherons qu'au côté médical interprété d'après les observations qu'on trouve dans les textes anciens et dans les deux stèles que M. Cawadias eut l'heureuse fortune de découvrir au cours des fouilles qu'il entreprit dans la vallée de Hiéron. Nous aurons fréquemment recours à l'admirable restauration que MM. A. Defrasse et H. Lechat firent du sanctuaire d'Épidaure.

Aussi loin qu'on puisse remonter dans l'histoire de la médecine, on découvre toujours une médecine laïque à côté d'une médecine religieuse ; celle-là subsiste encore à notre époque avec le même succès que jadis. Si la religion décline, les pèlerins se pressent toujours aussi nombreux autour des saints et des vierges qui guérissent. Il est des âmes qui ont besoin de surnaturel comme d'autres exigent de toutes choses une explication rationnelle.

Souvent des médecins m'ont dit que le *savoir-faire* valait quelquefois mieux qu'une science véritable et nos maîtres ne manquent pas de nous recommander d'être bons psychologues. Sans chercher le paradoxe on peut dire que le médecin peut encore quelque chose alors que la médecine reste impuissante. N'est-ce pas qu'il existe une science des maladies et un art de guérir ? On peut connaître la première et ignorer le second.

Les prêtres d'Esculape, si leur science était petite, possédaient à fond l'art de guérir !

Fig. 1. — Une clinique Athénienne au v[e] siècle avant notre ère (Pottier, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, 1908).

CHAPITRE PREMIER

ÉPIDAURE

Le théâtre, le tholos, le temple, l'Abaton. Historique.

Le culte d'Esculape eut la Thessalie pour berceau. De là, il fut porté à Gérénia, en Messénie et enfin sur le golfe d'Égine, à Epidaure, en Argolide. C'est à Épidaure que la tradition fait naître Esculape, fils d'Apollon et de la belle Corenis, fille du lapithe Phlégyas.

Tout le pays était consacré à Asclépios, les chiens et les serpents sacrés s'y trouvaient et c'est de là que la renommée du sanctuaire s'est répandue sur toute la Grèce et jusqu'à Rome. Mais on adorait surtout le dieu dans la vallée du Hiéron, située à trois heures d'Épidaure, sur la route de Nauplie. Le paysage était doux et reposant, la

Fig. 2. — Une clinique au v^e^ siècle avant notre ère.

vallée sans grandeur, le climat sain et salubre. Les édifices étaient construits au milieu d'un bois sacré. De petites dimensions, ils s'harmonisaient avec la nature et le dieu qui ne « *s'éleva jamais jusqu'aux cimes éthérées de l'Olympe* ».

« *Les pèlerins* », venant de Nauplie, « *ne découvraient pas de loin la masse complète des édifices. Ils voyaient seulement au fond de la plaine sacrée le large cercle éblouissant des gradins supérieurs du théâtre, peut-être encore quelque petite chapelle au sommet ou sur les flancs du Kynortion et du Koryphaion. Mais le sanctuaire ne leur apparaissait que par éclairs, quand tout à coup une trouée se faisait à travers les arbres ; alors un angle d'entablement, un acrotère brillait soudain, comme un rayon perçant les feuilles ; puis, à nouveau, l'écran de verdure s'interposait pour quelques instants. A mesure qu'ils approchaient, les détails devenaient plus nets et ils les reconnaissaient : un long mur plein, peu élevé, filait derrière les troncs : c'était le portique où ils allaient dormir ce soir même ; un toit circulaire arrondissait dans la lumière son cheneau luisant de peintures : c'était le Tholos ; — de fines Victoires de marbre, descendues du ciel, posaient un pied léger au bord d'un fronton : c'était le temple d'Artémis ; — et tout à côté ce grand édifice qu'enserrait une colonnade et aux coins duquel de gracieuses figures de femmes, assises sur des chevaux fantastiques, semblaient galoper dans l'espace par-dessus les feuillages, ils l'avaient reconnu au premier coup d'œil : c'était le temple d'Asclépios sauveur. Les pèlerins abordaient la voie sacrée, toute frangée d'offrandes, de statues, d'inscriptions, et leurs yeux bril-*

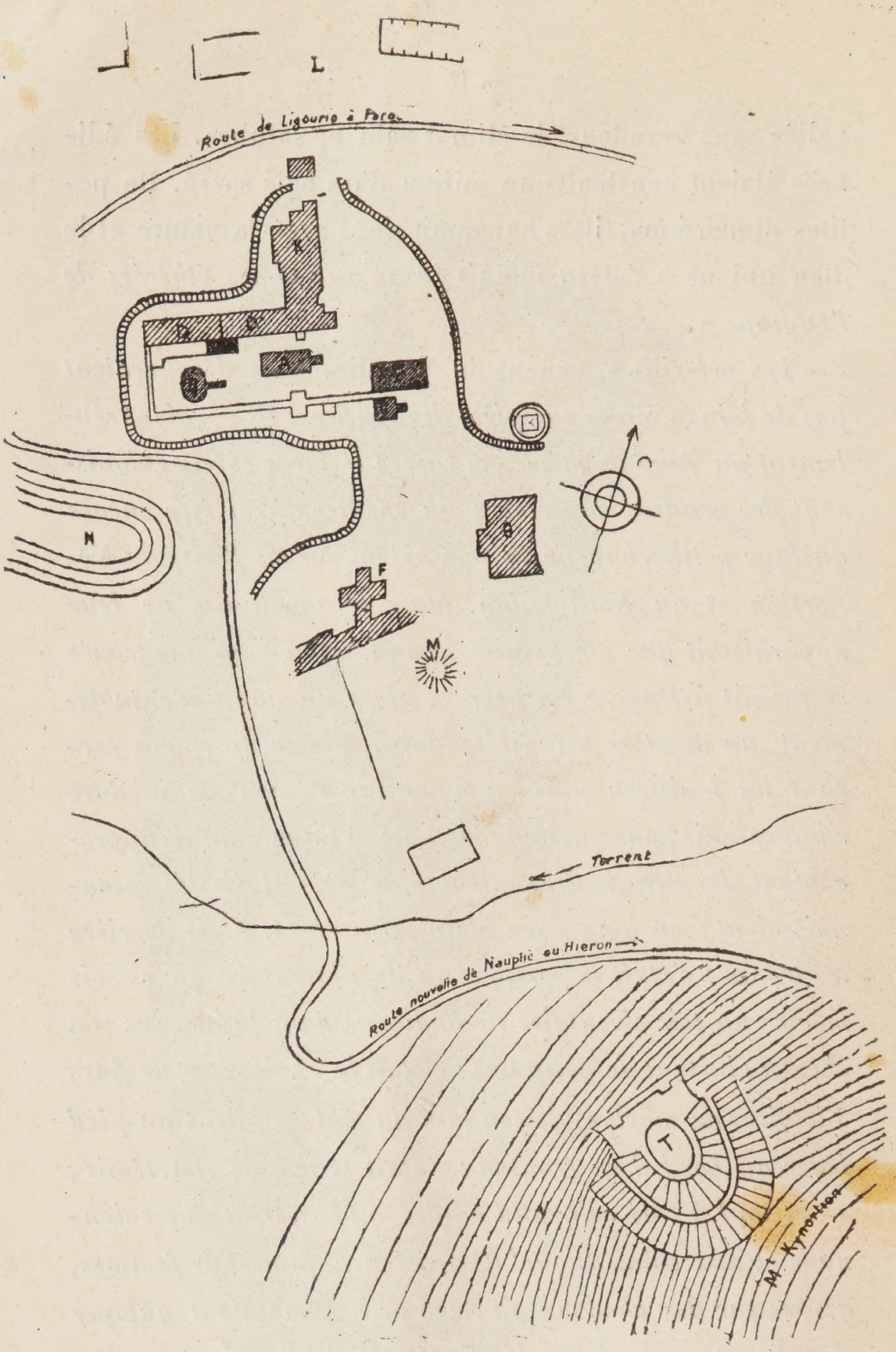

FIG. 3. — Plan du sanctuaire d'Épidaure (D'après A. Defrasse et H. Lechat).

Légende

A. Temple. — B. Tholos. — D. D'. Abaton. — T. Théâtre. — C. Temple d'Artemis. — F. Grandes Propylées. — K. Bains d'Esculape. — L. Construction de l'Époque d Antonin. — M. Gymnase. — N. Stade.

lant de l'espoir de la guérison prochaine cherchaient fiévreusement le fond du naos, où rayonnait dans un jour adouci l'image précieuse du dieu. » (1)

Au dire de Pausanias, le théâtre d'Épidaure était « *des plus remarquables. Ceux des Romains l'emportaient universellement par l'éclat de leur décoration; celui de Mégalopolis en Arcadie est plus grand; mais pour l'harmonie des proportions et la beauté de la construction, quel architecte rivaliserait avec Polyclète?* » Des gradins taillés dans le flanc du Kynortion, les spectateurs découvraient toute la vallée du sanctuaire avec ses temples et ses édifices ; la vue s'étendait sur les plus hautes montagnes du Péloponèse. Aujourd'hui encore les ruines en sont grandioses. L'état de conservation, à peu près parfait, a permis à M. Cawadias de fixer au IVe siècle avant Jésus-Christ la date de construction. Le Polyclète dont parle Pausanias n'est donc pas le contemporain illustre de Phidias, mais Polyclète le Jeune qui fut aussi l'architecte du tholos.

Le tholos était un édifice circulaire de marbre blanc entouré de colonnes doriques. Le mur plein était percé d'une porte unique qui donnait accès à l'intérieur. Le plafond soutenu par quatorze colonnes corinthiennes était d'une grande richesse, remarquable par ses caissons enluminés de mille couleurs. L'édifice couvrait une crypte avec trois couloirs circulaires où devaient s'accomplir des rites mystérieux.

Suivant MM. Defrasse et Lechat, le tholos abritait la source sacrée du sanctuaire dont le souterrain formait le

1. Defrasse et Lechat.

réservoir. Les malades en usaient pour se purifier et les jours de pèlerinage, ils se pressaient autour d'elle « *comme des abeilles à l'entrée d'une ruche ou des mouches au bord d'une jatte de lait* » (Aélius Aristide).

Le temple s'élevait à une petite distance à l'ouest du tholos. C'était une construction rectangulaire, posée sur un soubassement à trois étages d'où s'élevaient trente colonnes d'ordre dorique ornées de vingt cannelures. Les murs étaient en pierre poreuse revêtue de stuc, le toit en bois et la corniche en marbre décorée de couleurs bleues et rouges. Des statues en marbre du pentélique décoraient les frontons orientés à l'est et à l'ouest: l'un représentait le combat des Amazones, l'autre le combat des Centaures. Des Néréides à cheval, des Victoires ailées formaient probablement les acrotères du temple.

On y accédait par une rampe douce. Les murs latéraux, prolongés en avant, formaient au-devant de la porte principale, un petit vestibule ou prodomos que décoraient deux colonnes.

La porte principale était un bel ouvrage de marquèterie, composé d'ivoire et de bois poli, rehaussés de clous d'or et d'appendices en bronze doré.

Des plaques de calcaire noir et blanc formaient le dallage intérieur. Le plafond en bois de cyprès était richement orné, avec des enluminures aux tons de bleu et de rouge qui se mêlaient au brillant des ors. Des fresques, des ex-voto, des tableaux décoraient les murs. Au fond du temple s'élevait majestueuse la statue chryséléphantine du dieu.

« *La statue du dieu est moitié plus petite que le* Zeus

Olympien d'Athènes : *elle est en ivoire et or ; une inscription avertit qu'elle est l'œuvre de Thrasymèdes, fils d'Arignatos de Paros. Le dieu est assis sur un trône : il tient d'une main un bâton et pose l'autre main sur la tête d'un serpent ; un chien est couché près de lui. Sur le trône sont représentés des exploits de héros argiens : Bellérophon aux prises avec la Chimère, Persée coupant la tête de la Méduse.* » (Pausanias.) MM. Defrasse et Lechat supposent que le trône était de marbre blanc, les parties nues de la

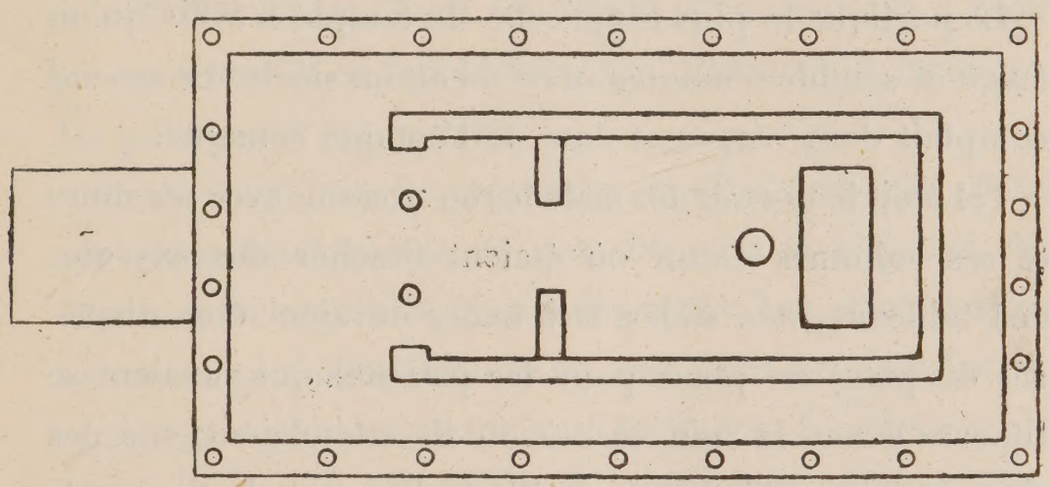

Fig. 4. — Plan du temple d'Asclépios (d'après A. Defrasse et H. Lechat).

statue en ivoire, la barbe, les cheveux et la draperie en or. Le chien, couché aux pieds d'Asclépios, et le serpent devaient être en bronze.

La richesse de la statue ne tarda pas à éveiller les convoitises et Cicéron rapporte qu'un tyran de Syracuse, Denys le Jeune, au cours d'une expédition qu'il entreprit sur les côtes du Péloponèse, ravit la barbe d'or du dieu, estimant qu'il était indécent qu'un fils osât porter de la barbe, quand son père Apollon n'en avait pas.

« *Non loin du temple d'Asclépios est l'endroit où dorment ceux qui sont venus supplier le dieu.* » (Pausanias.)

C'était un édifice formé de deux portiques à colonnes d'ordre ionique, long de 75 mètres et large de 9 m. 75. Placés bout à bout en face du temple, ils s'étendaient de l'est à l'ouest. La façade était décorée de seize colonnes ioniques ; suivant l'axe longitudinal de l'édifice, sept colonnes supportaient le faitage du toit à double versant ; au nord et sur les côtés un mur plein protégeait les malades contre les vents froids et les dérobait aux yeux des curieux.

Le portique le plus rapproché du temple n'avait qu'un étage et semble remonter au IVe ou au IIIe siècle. Le second comptait deux étages et date de l'époque romaine.

Tel était le dortoir des malades ou abaton, avec ses murs et ses colonnes de tuf où étaient attachés des ex-voto, des tableaux, des stèles. Des bancs devaient être disposés de place en place pour les patients qui venaient se reposer avant la nuit sacrée où ils attendaient, sur des couvertures ou des lits de feuillage, la venue du dieu guérisseur.

Si Asclépios était par excellence le dieu d'Épidaure, on y sacrifiait néanmoins à d'autres divinités : à Apollon Maléatas, père d'Esculape, à Épioné, sa femme, à Hygieia, sa fille, à Machaon, son fils, à Artémis, qui avaient des temples disséminés dans le Hiéron.

Aux grandes fêtes, avec les pèlerins, accourait une énorme foule de curieux attirés par les représentations dramatiques jouées au théâtre, par les concours musicaux et les jeux du stade, « *tout en terre battue, suivant l'usage grec* » (1).

1. Pausanias.

Le sanctuaire atteignit toute sa splendeur au v^e^ et au iv^e^ siècle avant Jésus-Christ. Sa renommée se répandit sur toute la Grèce. Athènes édifia un asclépieion sur le versant méridional de l'Acropole. Rome, au début du iii^e^ siècle avant Jésus-Christ, envoya à Épidaure une ambassade chargée de ramener le dieu sous la figure d'un serpent sacré.

Les prêtres recevaient alors de bons revenus. On cite une cure merveilleuse qu'Esculape aurait fait payer environ 60.000 francs. Tout cet argent était employé à bâtir les monuments et les édifices qui attiraient à Epidaure les pélerins et les curieux.

Mais la richesse du sanctuaire éveilla la cupidité. Il fut une première fois dévasté par des pirates Ciliciens. En 87 avant Jésus-Christ, Scylla les imita. Les déprédations furent de peu d'importance et des jours heureux brillèrent encore pour le sanctuaire d'Asclépios. Un riche sénateur romain, qui fut plus tard l'empereur Antonin, restaura les temples dévastés et embellit le Hiéron d'édifices nouveaux : le bain d'Esculape, un temple des dieux nomple des dieux nommés Épidôtes, un temple d'Hygie, un autre d'Esculape et d'Apollon nommés Egyptiens.

La Grèce ne connaissait point les raffinements d'humanité que le christianisme a fait naître. Les prêtres-médecins excluaient de l'enceinte sacrée les moribonds et les femmes en couches. Antonin fit élever pour eux des édifices spéciaux en dehors des limites du sanctuaire.

C'est alors que Pausanias visita Épidaure. Il vit la vallée du Hiéron en pleine prospérité, à peu près comme elle devait rester jusqu'à la fin du paganisme. Le triom-

phe du christianisme annonça le déclin. Les statues furent détruites, les monuments dévastés et une population inconnue s'installa dans les édifices dont les débris servirent à bâtir de misérables cabanes. La nature vint achever l'œuvre de démolition et ruina par un tremblement de terre tout ce qui restait de l'antique splendeur du sanctuaire d'Esculape. A M. Cawadias revient le mérite de lui avoir redonné le jour!

Fig. 5. — Les Médecins Scythes.
(Vase trouvé dans la haute vallée de l'Obi).

CHAPITRE II

LE CULTE D'ESCULAPE

Légendes d'Asclépios. Fêtes de l'asclépieion d'Épidaure. Personnel du sanctuaire. Attributs d'Asclépios ; animaux sacrés ; chiens et serpent : leur rôle médical et religieux. Mystères du culte.

La légende d'Asclépios n'est point aussi riche que celle des grandes divinités de l'Olympe. Certains témoignages lui contestent même la qualité de Dieu et le considèrent comme un héros. Mais à Épidaure, la divinité du Dieu guérisseur était indiscutée et une stèle, trouvée dans les fouilles, contient un péan qui renferme le dogme officiel du culte tel qu'il était célébré dans la vallée du Hiéron. Il est l'œuvre d'Isyllos qui célébra avec une rare médiocrité Asclépios et Apollon, son père.

. . . . . .

. . . . . .

« La Muse Eratô fut, dit-on, par Zeus son père
donnée à Malos pour épouse en justes noces.
Et Phlégyas, qui habitait Épidaure sa patrie,
épousa la fille de Malos, celle qu'Eratô

avait enfantée et qui avait nom Cléophéma.
Et de Phlégyas naquit une fille, qui eut nom Aigla
et en surnom, pour sa beauté, fut appelée Coronis.
Le dieu à l'arc d'or, Phœbos, dès qu'il eut vu dans la
maison de Malos cette vierge en fleur, la cueillit :
désirable était la couche où tu montas, ô
Fils de Létô, dieu à la chevelure d'or !
Je te vénère. Dans le Témenos parfumé,
Aigla enfanta ; des douleurs de l'enfantement elle fut délivrée par
le fils de Zeus, aidé des Parques et de Lachésis, l'auguste accou-
[cheuse ;
Du nom de sa mère Aigla, l'enfant fut nommé
Asclépios par Apollon, — Asclépios, le guérisseur des malades,
le dispensateur de la santé, immense présent fait aux mortels ! »

Cette légende n'est point partout acceptée. Toutes les villes qui possédaient un asclépieion avaient une raison particulière de vénérer Esculape et pratiquaient chacune un culte spécial dont l'étude ne serait pas d'un grand intérêt. Nous citerons cependant la légende d'Asclépios telle que la raconte Hésiode. Elle ne manque pas d'une certaine beauté :

Coronis était le nom de la mère d'Esculape : « *Elle était fille de Phlégias, de la race des Lapithas. Apollon la vit, et tout de suite s'unit d'amour avec elle. Elle portait encore dans son sein le fruit de l'amour divin, quand arriva le jour où elle devait suivre l'époux que lui avait choisi son père : c'était Ischys, fils d'Élatos, un mortel semblable à un dieu. Et Coronis, oubliant l'amour d'Apollon, s'apprêtait à suivre son époux mortel ; déjà commençaient les chants de l'hyménée et les danses. Alors, pendant*

le repas sacré, un corbeau partit en messager vers la divine Pythô, et Phœbos, le dieu à la chevelure flottante, apprit de lui le forfait, à savoir qu'Ischys, fils d'Élatos, avait épousé Coronis, la fille du divin Phlégyas. Le chagrin du dieu fut violent, et le corbeau tout le premier en éprouva les effets. Ç'avait été jusque-là un oiseau blanc : en raison du message de malheur qu'il avait apporté, Apollon lui imposa pour toujours, à lui et à toute sa race, la couleur du malheur et du deuil. Puis il quitta Delphes et rapide comme la pensée, il fut dans la vallée qu'habitait Phlégyas, auprès du lac Boebias. Artémis, sa sœur, qu'il avait appelée, était à ses côtés pour seconder sa vengeance. La première flèche d'Apollon perça Ischys, et la première flèche d'Artémis perça Coronis. Ensuite, beaucoup d'autres périrent avec eux car le dieu était grandement courroucé. Mais quand le cadavre de l'infortunée Coronis fut déposé sur le bûcher, Apollon ne voulut pas que son enfant pérît ainsi avant même d'être né. Il l'enleva du sein de la mère morte et le porta à Chiron, le plus juste des centaures qui habitaient le mont Pélion. Le petit Asclépios grandit auprès de Chiron, qui lui enseigna les propriétés bienfaisantes des plantes et les remèdes pour les maladies et l'art de guérir les blessures. Asclépios devint extrêmement habile dans cet art ; tous les malades et les blessés venaient à lui et il les guérissait; même, il ressuscitait les morts. C'est pourquoi Zeus irrité le frappa de sa foudre et l'envoya chez Hadès. Alors, Apollon qui siège à Delphes sentit de nouveau une douleur amère, quand il apprit la mort de son fils ; et, à son tour, il tua les odieux cyclopes qui avaient forgé la foudre de Zeus. Le

père des hommes et des dieux lui eût fait payer cher son audace et l'aurait précipité dans le Tartare, si Léto ne l'avait supplié en faveur de son fils bien-aimé ; il se contenta donc de l'exiler du ciel pour une année. Apollon descendit parmi les mortels et garda les troupeaux du roi Admète, qui habitait à Phères, près du lac Baebias. »

A l'origine, le culte d'Esculape, né en Thessalie, se confondit avec celui de son père Apollon. On comprend ainsi que dans la vallée du Hiéron, les Épidauriens aient élevé un temple à Apollon, dit Maléatas, auprès de celui du dieu guérisseur. L'étymologie même du mot Asclépios se déduit aisément ; il est formé de deux autres mots : αἴγλη qui signifie l'éclat lumineux du dieu solaire, et ἠπιοτης la douceur de la santé revenue après les tourments de la maladie.

Aucune inscription, aucun texte ne permettent de rien, préciser des cérémonies et des actes religieux qu'on célébrait dans les temples. On sait seulement que tous les cinq ans (tous les quatre ans suivant notre mode de compter) avaient lieu les plus grandes fêtes du sanctuaire, τα μεγαλα Ἀσκλαπια. Une foule énorme de pèlerins se pressaient alors dans l'enceinte sacrée. Des curieux venaient de la Grèce entière attirés par les jeux du stade, les concours musicaux ou les représentations qui se jouaient au théâtre. Une multitude de marchands ambulants devaient se placer aux alentours du temple, vendeurs d'ex-voto, de tableaux, de statuettes en terre cuite, d'inscriptions votives.

Au mois de Boëdromion (août, septembre), on célébrait les Épidauria, en souvenir de l'initiation du dieu méde-

cin aux mystères d'Eleusis. La légende rapporte qu'Esculape était venu à Athènes vers le soir prendre part aux mystères de Démeter et de Coré. Durant ces fêtes de longues processions parcouraient le sanctuaire. Des jeunes femmes, Canéphores et Arréphores, s'avançaient lentement jusqu'au temple d'Asclépios, en portant des corbeilles sacrées et les statues de Démeter et de Coré.

L'administration du sanctuaire était confiée à des prêtres sous l'autorité de la βουλη de la ville d'Épidaure. Ils étaient en même temps ministres du culte, guérisseurs, administrateurs et caissiers. Au-dessous d'eux venaient les Pyrophores qui entretenaient le feu sacré. Les Nacores étaient les serviteurs du temple.

Les prêtres d'Esculape, pratiques et bien ordonnés, ont laissé des inventaires qui contiennent d'utiles documents, dont la découverte est d'un grand intérêt pour aider à la restauration d'Épidaure. On y mentionne l'adjudication du temple sacré, faite aux enchères publiques, le prix de revient des différents édifices, le nom des architectes, une multitude d'offrandes, d'inscriptions et d'ex-voto. Parmi le personnel des temples énuméré dans le détail, on trouve signalée la présence d'animaux sacrés, chiens et serpents dont le rôle nous paraît intéresser directement la médecine.

Pausanias rapporte qu'après sa naissance, Asclépios fut exposé sur le mont Murgion. Une chèvre venait chaque jour le nourrir de son lait, tandis que le chien d'un troupeau du voisinage le gardait avec vigilance. C'est ainsi que la mythologie explique la présence d'un chien couché aux pieds de la statue du dieu qui pose la main sur la

tête d'un serpent. M. Panofka émit l'hypothèse que la piété populaire considérait le serpent et le chien comme des incarnations d'Esculape. Il serait possible de croire que la mythologie primitive ait eu l'idée d'un Esculape-chien en même temps que celle d'un Esculape-serpent.

A propos des stèles peintes découvertes à Citium (Chypre), M. Halévy avait pensé que les chiens (ou Kélabim), mentionnés dans les pièces de comptabilité, étaient attachés à la garde des temples.

Depuis la découverte des deux stèles de l'asclepieion d'Épidaure, ces deux opinions sont devenues insoutenables. Les chiens avaient un rôle que les croyances populaires, encore répandues de notre temps, suffit à mettre en évidence.

La première stèle renferme l'observation suivante: « *Thyson d'Hermione, enfant aveugle* ». « *Comme il était tout éveillé, un des chiens attachés au temple lui soigna les yeux (en les léchant) et il sortit guéri.* »

La seconde stèle contient une observation aussi probante:« *Un chien guérit un enfant d'Égine* ». « *Cet enfant, affligé d'une tumeur au cou, se rendit auprès du dieu ; un des chiens sacrés lécha la partie malade et la guérit.* »

Les anciens, comme beaucoup de gens à notre époque, croyaient que les chiens avaient le pressentiment des épidémies, qu'ils savaient reconnaître la salubrité de l'air et des puits, qu'ils trouvaient eux-mêmes, lorsqu'ils étaient malades, les plantes susceptibles de les guérir. On trouve de pareilles affirmations dans Élien et Timothée de Gaza. « *Quand une peste est imminente, les chiens, les bœufs, les porcs, les chèvres et les serpents la pressentent par*

instinct. » (Elien.) Plutarque affirme que les chiens savent distinguer les Grecs des barbares.

Dans tous les pays, les premiers guérisseurs appliquent les lèvres sur les parties malades, sucent et crachent ensuite la « cause de la maladie ». Dans l'*Iliade* (IV, 218), une plaie est ainsi traitée en la suçant (ecmuzeo). On trouve la même pratique chez les premiers médecins du Brésil et du Paraguay.

Cette méthode subsiste encore chez les sauvages, qui la compliquent souvent de supercheries. Les suceurs dissimulent, dans leur bouche, des insectes, des vers, un os (Australie), un paquet de cheveux (dans le cas d'enflure des jambes chez l'Eskimau)... qu'ils crachent quelque temps après en montrant au patient la cause de son mal (Californie, Abipones, Guyane française).

Le médecin arabe Rhazès écrivait au IX^e^ siècle : « *Tantôt il y en aura qui se vanteront de pouvoir guérir l'épilepsie et qui feront pour cela une ouverture au derrière de la tête, en forme de croix; puis ils prétendent avoir tiré de la plaie quelque chose qu'ils avaient tenu caché jusque-là dans leur main. D'autres vous diront qu'ils peuvent tirer des serpents et des lézards du nez de leurs malades, et ils feront semblant d'en venir à bout en mettant dans les narines la pointe d'un instrument de fer qu'ils tournent jusqu'à blesser exprès cette partie et en tirer du sang; puis ils montreront une espèce de petit animal artificiel qu'ils ont fait eux-mêmes auparavant avec de la substance de foie, etc...*

« *D'autres vous tireront, disent-ils, des grenouilles que vous avez dessous la langue ; ils font une incision dans*

cet endroit, y fourrent un de ces animaux encore fort petit et l'en tirent ensuite fort aisément. Que dirais-je de plus? Il n'y a pas jusqu'à des os que ces charlatans ne fourrent dans les plaies et dans les ulcères; et puis, après les y avoir laissés quelque temps, ils les en retirent enfin comme s'ils étaient venus là d'eux-mêmes. »

De nos jours, en Chine, on guérit l'eczéma du cuir chevelu en le faisant lécher par un chien. Les mêmes pratiques sont encore usitées à la campagne. Les paysans savent qu'il ne faut point empêcher un chien de lécher ses plaies. Il guérit ainsi beaucoup plus vite que si on l'empêchait.

Dans la parabole du mauvais riche, des chiens lèchent les ulcères du pauvre Lazare. Rappelons le vieux proverbe français :

Langue de chien
Sert de médecin.

On a comparé le chien d'Esculape au chien de saint Roch. La légende du saint suffit à prouver qu'ils n'ont rien de commun. Saint Roch revenait de Rome où il avait soigné les pestiférés et regagnait la Lombardie. Atteint du mal, il dut s'arrêter à Plaisance et se retira dans un bois. Là, le chien d'un seigneur du voisinage lui apportait chaque jour un pain qu'il dérobait chez son maître. Aussi, sur les statues, le chien est représenté près de saint Roch, un pain dans la gueule.

Saint Roch n'espérait la guérison des pestiférés que du Dieu qu'il adorait, les prêtres d'Esculape étaient plus sceptiques. Ils aidaient la divinité dans la tâche difficile

de guérir et les chiens étaient pour eux des auxiliaires utiles. En léchant les plaies, ils les lavaient, les drainaient et les assainissaient. De nos jours les médecins désinfectent les plaies avec une brosse légère soigneusement aseptisée. Le procédé paraît nouveau et pourtant la méthode est la même !

On découvre sur les statues d'Asclépios d'autres symboles en grand nombre. Pausanias raconte qu'à Corinthe, à Mégalopolis et à Ladon, Esculape tenait à la main une pomme de pin. D'autres fois, on voit près du dieu un coq, une tête de bélier, un vautour ou un hibou. Mais parmi tous les emblèmes qui entourent la divinité, la première place revient au serpent. Il est par excellence le symbole du culte d'Esculape. Il l'emporta sur tous les autres et remplaça le chien qui manquait de dignité religieuse. Considéré par les Grecs comme un animal lubrique et impur, il fut chassé des enceintes sacrées, sans qu'on eût égard aux utiles services qu'il rendait.

Le culte du serpent paraît avoir pris naissance en Égypte et en Chaldée. Il existait chez les Hébreux et le fameux serpent d'airain de Moïse était un talisman contre la morsure des reptiles (1).

1. Le serpent jouait un grand rôle dans la pratique des mystères d'une secte gnostique du IIe siècle, les ophites (de *ophis* serpent). Ils admettaient un principe primordial, lumière primitive ou homme primitif. La connaissance ou Ennoia en émana et devint le deuxième principe, le fils de l'homme. Celui-ci engendra l'Esprit-Saint ou Sophia qui renfermait tous les germes de la vie et était considéré comme la première femme.

Ravis par sa beauté, les deux premiers principes s'unirent avec

Les croyances les plus diverses ont pris naissance au sujet des serpents. L'origine du culte dont ils ont été l'objet reconnaît sans doute pour cause la crainte qu'inspirait la puissance pernicieuse de leur venin. Dans la mythologie grecque, le serpent caractérise la nature malfaisante des monstres : des serpents étaient enlacés dans

elle et procréèrent une puissance mâle et parfaite, le Christ céleste, et une puissance féminine et imparfaite, Achamoth. Celui-ci, en prenant un corps matériel, devint le Jaldaboath, qui créa l'homme et lui communiqua le souffle divin. Mais il ne tarda pas à s'effrayer de son propre ouvrage, car l'homme le surpassait en intelligence et l'abandonnait pour adorer le Tout-Puissant. Pour l'empêcher de prier Dieu, Jaldaboath créa un être plein de malice, de haine et d'envie, Satan, l'Esprit-serpent.

Le Dieu suprême envoya sur la terre le Christ qui s'unit au corps de Jésus, afin d'abolir par son intermédiaire le culte et l'empire de Jaldabaoth. (Les ophites dirigeaient toutes leurs attaques contre les Juifs.) Celui-ci fit mettre à mort Jésus. Mais la rédemption n'en fut pas moins accomplie.

Peu à peu le Christ attire à lui toutes les âmes épuisées par le christianisme et à la longue Jaldabaoth n'aura plus de lumière divine.

Les ophites entretenaient des serpents vivants qu'ils faisaient sortir de leur retraite pour accomplir des cérémonies mystiques. Suivant Origène, ils rendaient un culte à une figure symbolique nommée *diagramme*, qui représentait à la fois, le royaume céleste, celui des puissances terrestres et celui des ténèbres. Un serpent, se mordant la queue (sous le nom de Léviathan, qui était écrit le long de l'anneau et au centre de l'image) enfermait le tout, pour indiquer que l'âme universelle ou Sophia soutient et pénètre tout l'univers. Le serpent était le symbole de l'âme universelle.

Les Bouddhistes représentaient sous la forme d'un serpent le germe de la vie.

les cheveux de la méduse. Les furies qui poursuivaient Oreste et qui régnaient dans le sombre séjour étaient armées de serpents.

Vivant sous la terre ou dissimulé dans des grottes et sous les rochers, le serpent paraissait un être mystérieux et subtil, ayant des attaches intimes avec les divinités infernales ou chtoniennes. Il devint, dans l'imagination des croyants, l'acolyte des divinités qui savent l'avenir. Il savait les sciences secrètes et les remèdes cachés qui délivrent de toutes les maladies.

Le serpent était en outre l'emblème de la jeunesse, de la santé, de la vigueur qu'il recouvre chaque année en changeant de peau et les anciens croyaient que son corps renfermait plusieurs remèdes utiles (Pline).

Quand les Épidauriens voulaient fonder un temple nouveau, ils emportaient avec eux des serpents sacrés. Au IIIe siècle, les Romains envoyèrent une ambassade à Épidaure, chargée de ramener Esculape sous la forme d'un serpent.

Il est probable que les prêtres dressaient les reptiles à différentes supercheries susceptibles de tromper la foi des malades. L'enchantement des serpents était d'ailleurs une pratique très répandue dans l'antiquité. Elle consistait à enlever aux reptiles leurs qualités venimeuses. Les Psylles, d'Afrique, y excellaient. Les serpents enchantés occupaient un rôle important dans les mystères d'Éleusis (Strabon), et dans le culte originaire de Bacchus. Les naïfs pèlerins d'Épidaure devaient les considérer comme des êtres surnaturels, possédant un génie prophétique. Les nombreux replis que forme leur corps en se déroulant

produisaient sur les fidèles la même impression d'effroi et de séduction qu'ils inspirent de nos jours aux peuplades de la côte de Guinée qui l'adorent sous forme de fétiche.

D'après Aristophane et les observations trouvées sur les stèles d'Épidaure, le serpent aurait eu aussi un rôle médical actif. Comme le chien il suçait les plaies.

« *Un homme fut guéri d'un mal au doigt par le serpent. Cet homme souffrait beaucoup d'une plaie cruelle* (*ulcère*) *à un orteil. Les serviteurs du temple le portèrent dehors et le firent asseoir sur un siège : le sommeil l'ayant pris, un serpent sortit du dortoir et guérit son orteil avec sa langue ; puis il se retira dans le dortoir. L'homme s'étant réveillé et se trouvant guéri, dit qu'il avait eu un songe et qu'un beau jeune homme avait paru appliquer un remède sur son orteil* » (1re stèle).

La présence dans la vallée du Hiéron d'une espèce particulière de reptiles n'est peut-être pas étrangère au rôle important qu'eurent les serpents dans le culte d'Esculape. C'étaient, suivant Chandler (1), des serpents plus jaunes (2) qu'ils ne le sont ordinairement, absolument inoffensifs et consacrés à Asclépios.

Carion (*Plutus, d'Aristophane*) raconte à sa maîtresse comment survint la guérison de Plutus.

Carion... : puis le dieu siffla, et deux énormes serpents s'élancèrent du sanctuaire.

. . . . . .

1. *Voyages dans l'Asie Mineure et en Grèce en 1764-1766.*
2. Coluber constrictor (Linné).

Ils se glissèrent doucement sous le voile de pourpre, lêchèrent à ce que je crois les paupières du malade, et, en moins de temps qu'il ne t'en faut, maîtresse, pour vider dix verres de vin, Plutus se relève ; il voyait.....

Comme tous les cultes de la Grèce, celui d'Esculape possédait des mystères que seuls connaissaient les initiés. A Épidaure il y avait une société religieuse d'Asclépiades. On a sur eux peu de documents car ils ne confiaient point à des profanes les secrets de leur science. Il en était de même du culte de Bacchus et de celui de Déméter et Coré. Les pratiques mystérieuses de ces associations nous sont aussi cachées que les pratiques mystiques des congrégations modernes. Nous en parlerons toutefois dans un chapitre suivant en traitant de la folie mystique d'Aelius Aristides.

Fig. 6. — Achille pansant Patrocle.

CHAPITRE III

LES EX-VOTO

Caractères de l'offrande. Statues. Tableaux. Bas-reliefs. Objets divers. Animaux. Plantes. Instruments de chirurgie et recettes dédiés à Asclépios. Ex-voto représentant des membres ou des organes guéris. Le mauvais œil. Hymnes votifs. Les deux stèles découvertes par M. Cawadias en 1883. Ex-voto dans les Églises modernes.

Les Grecs n'ont point connu l'humble prière chrétienne, élévation de l'âme résignée et pécheresse vers l'unique Dieu de justice et de bonté. Leur imagination divinisait les forces de la nature et donnait aux dieux les passions et les souffrances, la colère et la jalousie des mortels. Les divinités du paganisme ne se contentaient point de trôner sur les cimes éthérées de l'Olympe, elles descendaient sur la terre et se mêlaient aux actions des hommes qui s'efforçaient de les rendre favorables par des sacrifices et des offrandes.

Dans la prière antique, il y a toujours une menace de ne point rendre à la divinité l'honneur qu'on lui a promis, si elle reste sourde à la demande adressée. Quand un mortel implorait un dieu en vue d'obtenir quelque bien-

fait, il faisait avec lui un pacte, une espèce de marché. Il lui donnait une offrande et lui en promettait une autre quand la faveur serait accordée. D'où deux sortes d'offrande : l'offrande propitiatoire et l'offrande expiatoire. De nos jours on retrouve encore cette coutume dans les campagnes. Nous l'avons observée en Normandie : « donnant, donnant », disent les paysans en parlant des saints dont ils s'efforcent d'obtenir un avantage. Si l'offrande propitiatoire est devenue une pièce de monnaie, l'offrande expiatoire ne diffère guère de celle de l'antiquité. Que les religions changent ou disparaissent le peuple conserve ses superstitions.

Les dieux n'exigeaient point qu'on leur donne en présent tout le bien qu'ils avaient fait. Ils n'en désiraient qu'une partie, mais la première qui avait été accordée. Quiconque remportait une victoire, gagnait au jeu, triomphait aux concours musicaux ou dramatiques et aux gymnases, devait aux dieux les prémices de ses nouvelles richesses. Mais parfois un pareil hommage eût été difficile à rendre. On consacrait alors à la divinité un ex-voto, rappelant la grâce obtenue, en marbre, en pierre ou en terre cuite, avec une inscription placée au bas de l'image. Les pèlerins d'Épidaure laissaient ainsi dans le sanctuaire de nombreuses offrandes votives dont l'énumération nous a été heureusement conservée dans les pièces de comptabilité des prêtres.

Parmi les innombrables offrandes que recevait Asclépios, les statues étaient les plus importantes. Comme le Hiéron était un des sanctuaires les plus réputés et les plus fréquentés de la Grèce, les riches y rivalisaient de vanité

en érigeant des statues à leurs parents et à leurs bienfaiteurs. D'ailleurs, les Épidauriens ne négligeaient point de flatter les pèlerins et les visiteurs. Ils honorèrent de statues un grand nombre de personnages : un comédien Δίομηδης Ἀθηνοδωρου d'Athènes, un historien Philippe de Pergame, un grand nombre de Romains: Tibère, Claude, Adrien, Marc-Aurèle, Septime Sévère, Caracalla, etc....

Mais la plupart des statues devaient figurer des mala-

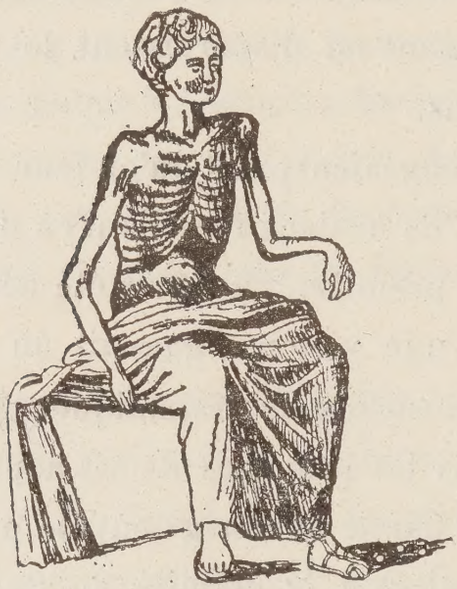

Fig. 7. — Eudamidas, fils de Perdiccas (*Revue archéologique*, 1844-1845).

des guéris. Une inscription de Milo fait allusion à un mari et à un fils qui ont consacré l'un: la statue de sa face, l'autre celle de sa mère, à Asclépios et à Hygieia.

Dans la *Revue Archéologique* (1844-1845, p. 458), Adrien de Longperier donne la description d'une statuette qui appartient à la collection du vicomte de Jessaint. Elle est en bronze jauni recouvert d'une belle patine brune, les yeux sont d'argent et l'exécution est remarquable d'exactitude. La statuette figure un adolescent dont le tronc,

l'abdomen et les bras sont à découvert. Les saillies osseuses des côtes et de la clavicule décèlent chez l'auteur une connaissance réelle du squelette. Les jambes sont recouvertes d'une draperie sur laquelle est une inscription : *Eudamidas, fils de Perdiccas,* qui aurait dédié à Esculape ou à Apollon cette statuette après avoir obtenu guérison. Adrien de Longperier pense qu'il s'agit d'un tuberculeux. Le Dr Félix Regnault donne une autre interprétation : « *Cette statuette rend fort bien l'extrême décharnement physique qu'entraîne un jeûne prolongé. On peut la comparer à ces dessins d'anorexies hystériques qu'ont su vulgariser Charcot et son école.* »

Mais la main droite, en flexion complète, rappelle l'aspect d'une paralysie radiale. L'hypothèse de cachexie saturnine nous paraît en conséquence plus vraisemblable.

Les pèlerins moins fortunés consacraient à Asclépios des peintures murales, des tableaux ou des bas-reliefs, figurant des scènes religieuses ou historiques, l'image des dieux ou des portraits d'hommes. L'Αρχαιολογικη (1839, n. 286) a publié un bas-relief dédié à Esculape par le malade guéri et figuré sur l'offrande. Le patient est étendu sur une couche, un médecin assis près de lui ; un personnage de haute taille, le torse nu, sans doute Asclépios, se tient debout au chevet du malade ; de l'autre côté apparaissent deux suppliants.

MM. Defrasse et Lechat donnent la description d'un autre bas-relief votif qui représente Asclépios assis sur un trône, la poitrine nue, les jambes couvertes d'une draperie. Il pose la main gauche sur le bras du fauteuil et tient un sceptre de la main droite. Une jeune femme

qui paraît être Hygieia s'avance vers le Dieu. A la gauche s'envole une Victoire dont on aperçoit qu'une aile et un fragment de draperie. Une autre femme se tient debout derrière Asclépios, un petit flacon dans la main droite.

Les inventaires mentionnent un très grand nombre d'instruments très divers dont le dénombrement nous éloignerait de notre sujet particulier. Nous ne citerons que les ex-voto d'ordre médical. Des étrilles, des xystres,

Fig. 8. — Lièvre votif.

Fig. 9. — Grenouille votive.

espèces de brosses rudes, devaient servir à masser les baigneurs. Des instruments de musique, lyres, flûtes, étaient d'un usage fréquent dans les fêtes et devaient servir au traitement de certaines affections nerveuses. Les prêtres recommandaient d'assister aux spectacles plaisants, d'écouter la musique et les chants mélodieux. Une tête de pavot trouvée en ex-voto semble indiquer qu'on se servait de l'opium dans les asclépieia. Le Dr Brunon fait d'ailleurs remarquer que le pavot était connu dès la plus haute antiquité et que les anciens devaient l'administrer en le mélangeant au vin comme véhicule. Le fameux *népenthès* (1) n'est sans doute qu'une solution alcoolique d'opium.

1. Le mot népenthès signifie : *qui dissipe le chagrin*, la douleur physique. Il vient de la particule νη, préfixe négatif, et

Très souvent, les malades offraient en ex-voto des images d'animaux chers à la divinité. Dans un sanctuaire de Thèbes on a retrouvé de véritables troupeaux d'animaux en bronze, en plomb ou en terre cuite. Citons les plus fréquemment mentionnés : des serpents, des coqs, des boucs, des griffons, des sphinx, des lions, des cerfs, des ours, des grenouilles. Un lièvre votif (1) a été trouvé à Samos avec une dédicace « par Ἡφαιστιων à Ἀπολλων. On consacrait aussi à Asclépios des images de plantes, d'arbres ou de feuilles. M. Homolle signale une feuille votive dédiée à Mars (*Dictionnaire des antiquités grecques et romaines,* art. « Donarium », p. 375).

Un usage assez répandu consistait à graver sur les murs, les portes et les colonnes des temples la préparation des nouveaux remèdes. Eudémius fit inscrire sur les portes du temple de Cos la célèbre recette qu'il découvrit contre les morsures des animaux venimeux (Pline). Dans le temple d'Éphèse un orfèvre consacra au Dieu la composition d'un collyre qui guérissait toutes les affections des yeux réputées incurables. Suivant Sprengel les inventeurs de nouveaux instruments de chirurgie suivaient la même coutume. Érasistrate donna au temple de Delphes un appareil destiné à extraire les dents. Un bas-

de πένθες, douleur. « Il procurait l'oubli des chagrins et la sérénité de l'âme. » (*Odyssée*, XXI, 91.)

1. Le lièvre était un des symboles de l'ardeur érotique et était consacré à Vénus. Les anciens croyaient qu'après avoir mangé de la chair de cet animal on embellissait pendant neuf jours suivant les uns, pendant sept jours suivant les autres. (*Dictionnaire Daremberg et Saglio.* Art. « Bestiæ mansuetæ.)

relief trouvé à l'asclépieion d'Athènes représente une trousse de chirurgien ventouseur. D'autres appareils étaient offerts en ex-voto : des sondes, des boîtes à drogues en marbre de Paros, ou faites d'une matière plus délicate. Ces offrandes peuvent provenir de médecins appelant sur leurs malades la protection du dieu, ou le remerciant après guérison obtenue. Il nous semble plus naturel de penser que ces appareils votifs étaient offerts par des malades guéris d'affections chirurgicales soignées dans les asclépieia. Deux observations trouvées dans les stèles d'Épidaure que nous citerons plus loin prouvent en effet que les prêtres pratiquaient des opérations. Les malades dédiaient au dieu l'instrument dont on avait fait usage pour les guérir.

Ne pouvant consacrer au dieu l'organe ou le membre guéri, les malades en offraient l'image, en or, en argent ou en métaux divers, quelquefois travaillée avec art. Les parties du corps représentées étaient le plus souvent normales telles que le dieu les avait rendues. Pourtant il arrive qu'on trouve le mal figuré : ainsi une hernie dont avait souffert un patient. La collection du Dr Sambon, publiée dans le *British medical Journal* contient une statuette de femme enceinte ou atteinte d'une tumeur abdominale. De nos jours, il est également rare de rencontrer un ex-voto figurant une affection réelle. Charcot avait recherché sur les plaques votives la représentation de symptômes hystériques. « *Une seule fois*, dit-il, *j'ai rencontré, à l'église des Saintes-Maries, en Camargue, la représentation très nette d'une maladie hystérique. C'est le moule en plâtre d'une jeune fille d'une douzaine d'années*

atteinte de pied-bot. Le moule reproduisait exactement la contracture hystérique de ce membre. A côté du moule une photographie montrait la jeune fille guérie débarrassée de sa contracture. »

La collection du Dr Sambon contient des organes sains tels qu'on les rencontre le plus souvent : visages entiers ou parties de visages, yeux, bouches, nez, mâchoire, oreilles, cous, mains, doigts, genoux, jambes, pieds, phallus, vulves, hanche, etc... Un ex-voto conservé au musée du Vatican représente une poitrine décharnée, un autre un thorax ouvert qui montre ses viscères.

Fig. 10. — Moulage de seins offert en ex-voto.

M. Girard dans sa description de l'Asclepieion d'Athènes fait remarquer le grand nombre d'yeux figurés en ex-voto. Si fréquentes que pouvaient être les ophtalmies et les différentes affections oculaires, il est difficile de penser que le nombre l'emportât à ce point sur celui des autres maladies. C'est que la consécration de la plupart de ces ex-voto se rattache à la crainte du *mauvais œil*. Les anciens croyaient que certaines personnes possédaient dans le regard une puissance pernicieuse qui s'exerçait sur tout ce qui les entoure, sans qu'ils aient besoin de recourir à aucune formule magique, sans même que leur volonté intervienne.

Démocrite, qui vivait au Ve siècle, croyait à la fascination et s'efforçait d'en rechercher l'explication : « *Il sort des yeux de ceux qui fascinent des images qui ne sont pas entièrement privées de sentiment et d'action, et qui, portant tous les caractères de la méchanceté et de l'envie*

de ceux dont elles émanent, les impriment et les transmettent à ceux qu'ils veulent charmer et portent un trouble funeste dans leur corps et dans leur âme. »

Mais il suffisait de porter en amulette l'image d'un bon œil pour se préserver du mauvais. Un bas-relief qui appartient à la collection du duc de Bedford présente au centre un œil redoutable. Sur la paupière supérieure un homme est accroupi ; près de lui un gladiateur est armé d'un trident. Au-dessous de la paupière, on voit rangés un corbeau, une grue, un scorpion, un serpent et un lion attirés par l'œil fascinateur.

Fig. 11. — Le mauvais œil (1).
Bas-relief de la collection du duc de Bedford.

Les amulettes qui avaient servi à garantir du *mauvais œil*, étaient ensuite offertes au dieu en ex-voto. Les phallus possédaient le même pouvoir et on en trouve un grand nombre figurés en ex-voto dans les temples, provenant de ceux qui avaient été préservés de la fascination.

1. Félix Regnault. *Hypnotisme et Religion*, p. 72. Schleicher frères, éditeurs, 1 vol. in-16, Paris, 1896.

D'autres moyens étaient encore employés pour prévenir le mal. Dès qu'on redoutait l'influence pernicieuse, il suffisait de faire promptement le geste encore en usage de nos jours en Italie sous le nom de geste de la *figue*. On ferme la main, le pouce placé entre l'index et le médius, en avançant le bras vers la personne dont on se sent menacé. Un autre geste préservateur consistait à *faire les*

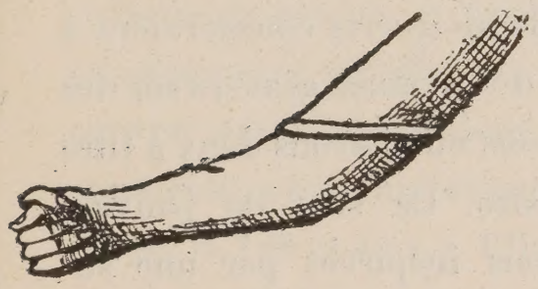

Fig. 12. — Geste contre la fascination. (*Dict. des antiq. gr. et rom.*, fig. 2885, p. 988).

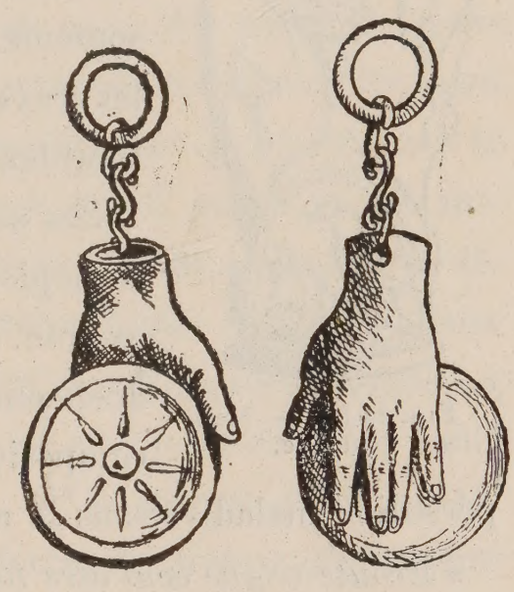

Fig. 13. Mains votives.

cornes au fascinateur. On étendait le pouce, l'index et le médius, et on fléchissait les deux derniers doigts. Un grand nombre de mains représentant ce geste ont été cataloguées par Otto John et Dilthey. Elles étaient fabriquées en métal, dédiées au dieu en ex-voto et recouvertes le plus souvent des animaux qui avaient le pouvoir d'éloigner le *mauvais œil*.

Sur la base d'une de ces mains on voit une niche où une femme étendue tient un enfant dans ses bras. Elle avait sans doute été garantie de la fascination par le dieu

pendant qu'elle était enceinte. La main que nous reproduisons paraît tenir l'image d'un large iris entourant une pupille.

Ces mains votives ne nous semblent point avoir d'autre signification et bien que leur aspect rappelle celui d'une paralysie du nerf cubital, il n'est point utile de recourir à cette hypothèse difficile à soutenir. Une conception basée sur les croyances populaires est plus vraisemblable.

Fig. 14 (1). — Main votive.

Des malades guéris consacraient à Asclépios des hymnes gravées sur des ex-voto. Nous en citerons deux à titre documentaire. Ce sont de pauvres compositions inspirées par une superstition maladive sans le moindre intérêt artistique.

« *Écoute ce que veut dire ton fidèle zacore : ô Asclépios, comment pourrais-je aller dans ta demeure dorée, dieu bienheureux, dieu souhaité, tête chérie, comment le pourrais-je, privé de ces pieds qui me servaient autrefois à gagner ton sanctuaire, si toi-même, par un effet de ta bienveillance, tu ne m'y conduis après m'avoir guéri, afin que je contemple, ô mon dieu, toi dont l'éclat surpasse celui de la terre au printemps.* »

1. *Dict. des antiq. gr. et rom.* de Daremberg et Saglio, fig. 2886, page 988 (musée de Berlin). Il est à remarquer que cette main a six doigts. Les mains similaires n'ont en général que cinq doigts et la dernière phalange de l'index et du médius est fléchie, d'où l'aspect de paralysie du nerf cubital.

« *Éveille-toi, dieu secourable, roi des peuples, doux enfant du fils de Latone et de la véritable Coronis. Secoue le sommeil de tes paupières et écoute la voix de tes fidèles, qui, joyeux, invoquent ta puissance, aimable Asclépios et tout d'abord celle d'Hygieia. Éveille-toi, dieu guérisseur, et entends ton hymne. Salut.* »

Dans sa courte description d'Épidaure, Pausanias rapporte qu'« *on a dressé à l'intérieur de l'enceinte des stèles (il en restait six de mon temps mais il y en avait davantage anciennement), sur lesquelles ont été inscrits les noms des femmes et des hommes guéris par Asclépios, avec la maladie de chacun et la façon dont il fut guéri; ces inscriptions sont en dialecte dorien...* » M. Cawadias a découvert dans l'αβατον deux stèles. L'une d'elles, la mieux conservée, a été publiée par lui dans l'Εφημερις ἀρχαιολογικη (1883, p. 199 et suiv.). Elle est en pierre calcaire, haute de 1 m. 75, large de 0 m. 75 et épaisse de 0 m. 17. D'après l'orthographe et la forme des lettres elle ne semble point antérieure au IVe siècle avant notre ère. Nous en donnons la traduction telle que M. Salomon Reinach l'a publiée dans la *Revue archéologique*.

Dieu, bonne fortune.
Guérisons d'Apollon et d'Esculape.

1) *Un homme ayant les doigts de la main paralysés, à l'exception d'un seul,* vint en suppliant vers le dieu, et voyant les tableaux (ex-voto) dans l'enceinte sacrée, il se prit à douter des guérisons et à railler les inscriptions qui les attestaient. S'endormant alors il eut une vision. Il lui sembla qu'il jouait aux osselets auprès du temple et

se préparait à jeter un coup : soudain le dieu parut et s'élançant sur sa main lui étendit les doigts l'un après l'autre. Le dieu s'étant éloigné, l'homme, pour bien se convaincre de la chose, referma ses doigts et les rouvrit un à un; le dieu lui demanda s'il avait encore des doutes au sujet des inscriptions, sur les offrandes du temple, et il répondit que non. Le Dieu lui dit alors : « Parce que tu n'as pas cru tout à l'heure à des choses qui ne sont pas incroyables, je t'accorde maintenant une incroyable guérison. » Et, le jour ayant paru, il sortit guéri.

2) *Thyson d'Hermione, enfant aveugle.* — Comme il était tout éveillé, un des chiens attachés au temple lui soigna les yeux (en les léchant) et il sortit guéri.

3) *Cléo fut enceinte pendant cinq ans.* — Cette femme après cinq ans de grossesse vint en suppliante vers le dieu et s'endormit dans l'abaton (dortoir des malades) ; dès qu'elle en fut sortie et eut franchi les limites de l'enceinte sacrée (qu'un accouchement aurait souillée), elle mit au monde un garçon qui, dès sa naissance, se lava lui-même à la fontaine et marcha à côté de sa mère. Ayant obtenu cette faveur, elle écrivit sur l'offrande (sans doute un tableau qu'elle consacra au dieu) : « Ce n'est pas la grandeur de ce tableau qui est digne d'admiration, mais la divinité. Cléo a été enceinte pendant cinq ans, jusqu'à ce qu'elle s'endormît dans le temple et que le dieu la guérît. »

4) *Une fille de* 3 *ans.* — Ithmonica de Pella se rendit au temple pour demander d'être mère. S'étant endormie, elle eut une vision. Il lui sembla qu'elle demandait au dieu de concevoir une fille : Esculape lui répondit qu'elle

deviendrait enceinte et qu'il lui accorderait encore telle faveur qu'elle pourrait lui demander. Elle répondit qu'elle n'avait pas besoin d'autre chose. Or, devenue enceinte, elle porta l'enfant dans son sein pendant trois ans, jusqu'à ce qu'elle revînt implorer le dieu au sujet de son enfantement. S'étant endormie elle eut un songe. Il lui sembla que le dieu lui demandait si elle n'avait pas obtenu de lui tout ce qu'elle avait sollicité, puisqu'elle était devenue enceinte, et qu'elle n'avait rien ajouté au sujet de son enfantement, alors que le dieu lui demandait si elle n'avait pas besoin d'autre chose en promettant de le lui accorder ; mais puisque maintenant elle venait le supplier de lui accorder une autre faveur, il lui donnerait encore ce qu'elle demandait. Aussitôt, étant sortie en hâte du dortoir, elle mit au monde une fille dès qu'elle eut franchi l'enceinte sacrée.

5) *Ambrosia d'Athènes, aveugle d'un œil.* — Cette femme vint en suppliant vers le dieu, et se promenant dans l'enceinte sacrée, elle se moqua de quelques-unes des guérisons, prétendant qu'il était invraisemblable et impossible que des boiteux marchassent et que des aveugles vissent simplement pour avoir eu un songe. S'étant endormie, elle eut une vision. Il lui sembla que le dieu lui apparaissait et lui disait qu'il la guérirait mais qu'il exigerait d'elle, à titre de salaire, qu'elle plaçât dans le temple un cochon d'argent en souvenir de la stupidité dont elle avait fait preuve ; parlant ainsi, il entr'ouvrit l'œil malade et y versa un certain poison. Quand le jour parut, elle sortit guérie.

6) *Un enfant muet* vint en suppliant au temple pour

recouvrer la voix ; après qu'il eut offert le sacrifice préliminaire et accompli les autres cérémonies d'usage, le serviteur qui portait le feu du sacrifice se tourna vers le père de l'enfant et lui dit : « Consens-tu, d'ici à un an, si tu obtiens ce que tu es venu demander, à offrir un sacrifice au dieu pour prix de cette guérison ? » Alors l'enfant dit tout à coup : « J'y consens. » Le père étonné lui ordonna de parler de nouveau, et l'enfant parla de nouveau et de ce moment il fut guéri.

7) *Pandaros, Thessalien ayant des taches sur le front* (1). — S'étant endormi, il eut une vision. Il lui sembla que le dieu attachait un bandeau autour de ses taches et lui ordonnait, quand il serait sorti du dortoir, d'enlever le bandeau et de le placer comme offrande dans le temple. Le jour paraissait, il se leva et enleva le bandeau : il vit que son visage était délivré des taches et consacra le bandeau dans le temple.

8) *Échédore reçoit en punition les taches du front de Pandaros outre celles qu'il avait déjà* (2). — Cet homme

1. Peut être s'agit-il du vitiligo que Podiapolsky a observé au Turkestan. Il apparaît et disparaît sur le front sous l'influence d'une émotion. (« De l'influence des états psychiques sur les changements de couleur de la peau et des cheveux. » *Revue de l'Hypnotisme*, 1908, p. 309 et 335.)

2. Cette observation est à rapprocher de la lèpre de Naaman (*Ancien Testament*, II, Rois, V). Naaman, chef de l'armée du roi de Syrie, était lépreux. Il vint avec ses chevaux et son char, et s'arrêta à la porte de la maison d'Élisée. Celui-ci envoya Naaman se baigner dans les eaux du Jourdain. Le remède avait déplu au malade qui désirait un simple exorcisme. Mais son mal disparut et dans sa reconnaissance, il voulut récompenser Élisée

ayant reçu de l'argent de Pandaros pour le consacrer au dieu vint à Épidaure pour la même raison que Pandaros et garda l'argent. S'étant endormi, il eut un songe. Il lui sembla que le dieu lui apparaissait et lui demandait s'il avait reçu quelque argent de Pandaros pour le remettre comme offrande au temple ; il répondit que non, qu'il n'avait rien reçu de tel de Pandaros, mais que si le dieu le guérissait, il lui offrirait une image avec inscription. Alors le dieu attacha autour de ses taches le bandeau de Pandaros et lui ordonna, lorsqu'il serait sorti du dortoir, d'enlever le bandeau, de se laver le visage à la source et de se regarder dans l'eau. Quand le jour parut, Échédore, étant sorti du dortoir, enleva le bandeau qui ne présentait plus de taches, et s'étant regardé dans l'eau, il vit son propre visage portant non seulement les taches qu'il avait primitivement, mais encore celles dont avait été délivré Pandaros.

9) *Euphanes, enfant d'Épidaure.* — Souffrant de la pierre, il s'endormit, il lui sembla que le dieu lui apparaissait et lui disait : « Que me donneras-tu si je te guéris ? » L'enfant répondit : « Dix osselets. » Le dieu se mit à rire et dit qu'il le guérirait. Le jour venu, il sortit guéri.

qui refusa. Guéhazi, serviteur d'Élisée, courut après Naaman, lui rapporta que son maître s'était ravisé et lui demanda des présents en argent et en robes. Élisée devina sa ruse et le rendit *blanc de lèpre* comme neige. « *La lèpre de Naaman s'attachera à toi et à ta postérité à jamais.* »

Hébra, le célèbre dermatologue viennois, croit qu'il s'agit de la gale, guérie par les eaux sulfureuses du Jourdain. Les robes de Naaman contaminèrent Guchazi.

10) *Un homme* vint en suppliant vers le Dieu ; il était borgne au point qu'un de ses yeux n'avait plus que les paupières et semblait tout à fait vide. Quelques personnes dans le temple le taxèrent de naïveté parce qu'il espérait recouvrer la vue alors qu'il n'y avait plus que la place d'un de ses yeux, et que l'œil lui-même n'existait plus. Il s'endormit et eut une vision : il lui sembla que le dieu préparait un remède, écartait ses paupières et le versait dans l'orbite. Quand le jour parut il sortit voyant des deux yeux.

11) *Alcetas de Habiké.* — Cet homme étant aveugle, eut une vision : il lui sembla que le dieu lui ouvrait les yeux avec ses doigts et qu'il voyait les arbres dans l'enceinte sacrée. Le jour paraissant, il sortit guéri.

12) *Héraicus de Mitylène.* — Cet homme n'avait pas de cheveux sur la tête, mais il en avait beaucoup sur les joues. Honteux des railleries dont il était l'objet, il s'endormit dans le dortoir : le dieu lui frotta la tête avec un onguent et fit que les cheveux y repoussèrent.

13) *Hermodios de Lampsaque, impotent du corps.* — Il s'endormit et le Dieu, l'ayant guéri, lui ordonna de sortir et de porter dans l'enceinte sacrée la plus grande pierre qu'il pourrait : en effet, il y porta celle qui est (aujourd'hui) devant le dortoir.

14) *Nicanor, boiteux.* — Cet homme étant assis, un enfant lui vola son bâton et s'enfuit. Nicanor s'étant levé le poursuivit et dès ce moment il fut guéri.

15) *Un homme fut guéri d'un mal au doigt par le serpent.* — Cet homme souffrait beaucoup d'une plaie cruelle (ulcère) à un orteil. Les serviteurs du temple le portèrent

dehors et le firent asseoir sur un siège : le sommeil l'ayant pris, un serpent sortit du dortoir et guérit son orteil avec sa langue ; puis il se retira dans le dortoir. L'homme s'étant réveillé et se sentant guéri, dit qu'il avait eu un songe et qu'un beau jeune homme avait paru appliquer un remède sur son orteil.

16) *Un homme de Toroné ayant avalé des sangsues* (?). — S'étant endormi, il eut un songe : il lui sembla que le dieu lui ouvrait la poitrine avec un couteau, en retirait les sangsues, les lui remettait entre les mains et recousait sa poitrine. Quand le jour parut, il sortit, ayant les sangsues dans les mains, et depuis ce moment il fut guéri. Sa maladie était due à une ruse perfide de sa belle-mère, qui avait jeté les sangsues dans un mélange de vin et de miel qu'il avala.

17) *Un homme ayant une pierre dans la vessie.* — Cet homme eut un songe ; il lui sembla qu'il... et s'étant réveillé il rejeta la pierre et sortit en la tenant entre ses mains.

18) *Eschine,* alors que les suppliants étaient déjà endormis, monta sur un arbre et jeta un coup d'œil furtif dans le dortoir ; mais étant tombé de l'arbre sur une palissade de pieux, il se blessa grièvement aux deux yeux. Très souffrant et devenu aveugle, il implora le dieu, s'endormit et sortit guéri.

19) *Enippos* porta pendant six ans dans sa joue une pointe de lance : il s'endormit et le dieu, ayant arraché la lance, la lui remit entre les mains. Quand le jour parut, il sortit guéri, portant la lance dans ses mains.

20) *La coupe.* — Un porteur de bagages allant vers le

temple, fit une chute quand il en était à dix stades ; s'étant relevé, il ouvrit son sac, il vit que les objets qu'il renfermait étaient brisés. Quand il s'aperçut que la coupe où son maître avait l'habitude de boire était brisée en morceaux, il se désola, et, s'asseyant sur la route, essaya d'en rajuster les fragments. Un voyageur l'ayant aperçu : « Pourquoi, ô malheureux, lui dit-il, perds-tu ta peine à vouloir raccommoder ta coupe ? Esculape, lui-même, le dieu d'Épidaure, ne pourrait pas la guérir. » Ayant entendu ces paroles, le garçon mit les tessons dans son sac et se rendit au temple : à son arrivée, il ouvrit le sac et en retira la coupe toute guérie. Il alla raconter à son maître ce qui s'était fait et ce qui s'était dit, et celui-ci, au récit de la chose, offrit la coupe au dieu.

La seconde stèle, comme la première, est faite de pierre calcaire. Elle présente 1 m. 71 de hauteur, 0 m. 77 de largeur et 0 m. 15 d'épaisseur. Plus intéressante que la précédente au point de vue médical, elle est malheureusement très mutilée et des lacunes nombreuses rendent incompréhensible le récit de certaines guérisons. M. Salomon Reinach en a donné une traduction dans la *Revue archéologique* (1885, I, p. 265 et suiv.).

1) *Sostrata de Phères fut enceinte pendant un an.* — Cette femme, se trouvant au plus mal (?), se fit porter au temple sur une litière et s'y endormit. N'ayant eu aucune vision distincte, elle ordonna qu'on la ramenât chez elle. Sur la route, près de Kornoi (?), il lui sembla qu'elle rencontrait un homme de belle apparence, qui demanda aux gens de son escorte la cause de leur ennui. Il leur commanda alors de déposer la litière sur laquelle ils por-

taient Sostrata ; puis il lui ouvrit le ventre et en retira une quantité de vers intestinaux (?), de quoi remplir deux cuvettes. Là-dessus, il recousit le ventre de la femme, et l'ayant ainsi guérie, il lui révéla qu'il était Esculape, et lui ordonna d'envoyer à Épidaure le prix de sa guérison.

2) *Aristocrite, enfant d'Haliké, sous un rocher.* — Cet enfant, s'étant jeté à l'eau pour se baigner (?), finit par arriver en un endroit sec, entouré d'un cercle de rochers, et il ne pouvait trouver d'issue pour en sortir. Alors son père, qui le cherchait partout sans le trouver, alla s'endormir dans le dortoir d'Esculape pour être renseigné sur son enfant. Il eut une vision : il lui sembla que le dieu le conduisait en un certain endroit et lui montrait que son fils était là. Le père sortit du dortoir, fendit le rocher, et retrouva son fils qui était enfermé depuis sept jours.

3) *Aristagora de Trézène.* — Cette femme affligée d'un ver intestinal, s'endormit à Trézène dans l'enceinte d'Esculape et eut une vision. Il lui sembla que les fils du dieu — le dieu lui-même n'était pas venu, mais était resté à Épidaure — lui coupaient la tête ; puis, comme ils ne pouvaient la rajuster, ils envoyaient quelqu'un à Épidaure, pour prier Esculape de venir. Entre temps, le jour paraît et le prêtre voit la tête d'Aristagora détachée de son corps. La nuit suivante, Aristagora eut une vision : il lui sembla que le dieu, étant venu d'Épidaure, rajustait sa tête sur son cou, puis lui ouvrait le ventre, en retirait le ver et le recousait à nouveau. Dès lors elle se trouva guérie.

4) *Arata, femme de Lacédémone, hydropique.* — La mère de cette femme vint à Épidaure, laissant sa fille à Lacédémone ; elle s'endormit dans l'abaton (dortoir) et eut une vision. Il lui sembla que le dieu coupait la tête de sa fille et suspendait son corps le cou en bas ; l'eau s'en échappait en abondance et le dieu, détachant le corps, rajustait la tête sur le cou. Après avoir eu cette vision, la mère retourna à Lacédémone ; elle y trouva sa fille guérie et apprit qu'elle avait eu la même vision.

5) *Hermon de Thasos.* — Cet homme était aveugle, et fut guéri par le dieu ; puis, comme il ne payait pas le prix de sa guérison, le dieu le rendit aveugle de nouveau. L'homme revint en suppliant, s'endormit une seconde fois, et le dieu lui rendit la vue.

6) *Un chien guérit un enfant d'Égine.* — Cet enfant affligé d'une tumeur au cou se rendit auprès du dieu ; un des chiens sacrés lécha la partie malade et la guérit.

7) *Un homme ayant un ulcère dans le ventre.* — Cet homme s'endormit et eut une vision. Il lui sembla que le dieu ordonnait aux serviteurs qui l'accompagnaient de le saisir et de le tenir fortement pendant qu'il lui ouvrait le ventre. L'homme commença par s'enfuir, mais les serviteurs le rattrapèrent et l'attachèrent. Alors Esculape lui ouvrit le ventre, pratiqua l'excision de l'ulcère, recousit le ventre et délivra l'homme de ses liens. Aussitôt il sortit guéri, et le pavé du dortoir était couvert de sang.

8) *Kleinatas de Thèbes et ses poux.* — Cet homme avait sur le corps une énorme quantité de poux ; il se rendit au temple, s'endormit et eut une vision. Il lui

sembla que le dieu le déshabillait, le plaçait tout nu et droit debout devant lui et nettoyait son corps de la vermine qui le couvrait à l'aide d'une sorte de balai. Quand le jour parut, il sortit guéri du dortoir.

9) *Agestratos et ses maux de tête.* — Cet homme était affligé d'insomnies continuelles à cause de ses maux de tête. Dès qu'il fut arrivé dans le dortoir, il s'endormit et eut une vision. Il lui sembla que le dieu, après avoir guéri son mal de tête, le faisait lever et lui enseignait les exercices du pancrace. Quand le jour parut, il sortit guéri, et peu après il remporta le prix du pancrace aux jeux néméens.

10) *Gorgias d'Héraclée et ses humeurs.* — Cet homme avait été blessé en certain combat par une flèche, qui atteignit son poumon.

Pendant un an et dix mois il fut si malade, qu'il remplit 67 cuvettes de pus. S'étant endormi dans le dortoir sacré, il eut un songe : il lui sembla que le dieu retirait de son poumon la pointe de la flèche. Quand le jour parut, il sortit guéri, portant dans ses mains la pointe de flèche.

11) *Andromaque d'Épire, au sujet de ses enfants.* — Cette femme s'endormit et eut une vision : il lui sembla que le dieu découvrait sa poitrine (?) et lui touchait les..... Après cela, elle eut un fils d'Arybbas.

12) (*Un tel*). *Guérison des yeux.* — Cet homme, frappé d'un coup de lance dans certain combat, était devenu aveugle des deux yeux et portait depuis un an la pointe de la lance dans son front. S'étant endormi, il eut une vision. Il lui sembla que le dieu, ayant retiré la pointe vers ses paupières, rajustait de nouveau les parties atteintes nom-

mées (un mot manque). Le jour venu, il sortit guéri.

13) *Thersandre d'Haliké, phtisique.* — Cet homme s'endormit et eut un songe... (huit lignes dont il ne reste que peu de mots)... Il parut bon à la ville d'envoyer consulter l'oracle de Delphes... le dieu rendit l'oracle... l'enceinte sacrée d'Esculape... Elles (?) construisit un temple à Esculape... Elle (?) accomplit ce qui était ordonné. (Probablement 2 observations.)

14) (*Une telle*) *au sujet de ses enfants.* — Cette femme, s'étant endormie, eut une vision ; il lui sembla que le dieu lui disait qu'elle aurait une postérité et qu'il lui demandait... Alors elle répondait... bientôt après, il lui naquit un fils.

15) *Un homme d'Épidaure, boiteux.* — Cet homme, étant boiteux, se fit porter au temple en litière, s'endormit et eut une vision. Il lui sembla que le dieu lui ordonnait (de monter sur?) un échelle... sur le toit du temple... et en haut sur le trône... et il descendit un peu l'échelle... indiqué d'abord de la chose... d'avoir de l'audace étant boiteux. Le jour venu, il sortit guéri du dortoir.

16) *Kaphisias.* — Il ne voulait pas des soins d'Asclépios... Il reçut la peine de son insolence... Mais plus tard, après bien des supplications, le dieu le guérit (Defrasse).

17) *Climène d'Argos, impotent de corps.* — Cet homme étant venu dans l'abaton, s'endormit et eut une vision : il lui semblait que le dieu lui enroulait autour du corps... et le conduisait à un étang, dont l'eau... Le jour venu, il sortit guéri (Defrasse).

18) *Diaitos de Cyrène.* — Cet homme était bancal ; s'étant endormi, il eut une vision. Il lui sembla que le

dieu donnait ordre aux serviteurs de l'enlever, de le porter hors du sanctuaire et de le déposer devant le temple. Lorsque les serviteurs l'eurent déposé dehors, le dieu monta sur un char et lui fit décrire des cercles devant le temple, en ayant soin que Diaitos fût foulé aux pieds de ses chevaux. Aussitôt ses jambes se redressèrent et, le jour étant venu, il sortit guéri.

19) *Andromède de Céos.* — Cette femme désireuse de devenir mère, s'endormit dans le temple et eut une vision; il lui sembla voir en songe un serpent qui rampait sur son ventre. A la suite de quoi elle mit au monde cinq enfants.

20) *Timon, blessé d'un coup de lance dans l'œil.* — Cet homme s'étant endormi, eut une vision. Il lui sembla que le dieu lui frottait l'œil et y versait ensuite un remède. Timon fut guéri.

21) *Erasippa de Kaphyes.* — Cette femme... avait le ventre (ballonné?), se sentait toute brûlante (?) et ne pouvait pas marcher (?). S'étant endormie, elle eut une vision. Il lui sembla que le dieu lui frottait le ventre, l'embrassait, puis lui donnait une fiole contenant un remède en lui ordonnant de boire et de venir ensuite... (puis de recommencer?) jusqu'à ce qu'elle eût rempli sa serviette (?). Quand le jour parut, elle vit sa serviette (?) pleine des matières peccantes qu'elle avait vomies, et dès lors elle recouvra la santé.

22) *Nicasiboula de Méthana, qui voulait avoir un enfant.* — Cette femme en dormant eut un songe : il lui semblait que le dieu apportait auprès d'elle un grand serpent... et

qu'elle était avec ce serpent. Après quoi, il lui vint dans l'année deux garçons (1).

23) (*Un tel*) *et sa goutte.* — Comme cet homme (ceci est un fait réel) s'approchait du temple, une oie lui mordit les pieds et les ensanglanta, et la guérit (2).

M. Cawadias insiste sur le caractère véritable qu'il convient de donner aux faits rapportés sur les stèles. Ce ne sont point des observations rigoureusement scientifiques, mais des récits de guérisons conservés dans la mémoire par la tradition et inscrits en ex-voto dans le sanctuaire longtemps après la date des miracles. A l'appui de son opinion, M. Cawadias cite le cas de la femme au ver intestinal raconté par Hippys de Rhegium (commencement du v^e^ siècle av. J.-C.), plus d'un siècle avant qu'il ne soit écrit sur la deuxième stèle (2^e^ stèle, 3^e^ récit).

Les faits sont sans doute exagérés et dénaturés, mais il persiste en eux une part de vérité que nous nous efforcerons de mettre en lumière. Un monsieur me raconta une opération de kyste hydatique faite en sa présence sur un de ses proches. Le chirurgien avait enlevé le foie, l'avait lavé dans une bassine, avait excisé la tumeur et remis l'organe en place. Les pèlerins d'Épidaure ne devaient point avoir une mentalité très différente. S'ils assistaient à une opération, leur imagination bouleversée faisait ensuite les récits les plus invraisemblables. Mais il faut entendre les malades de Lourdes rapporter les miracles qu'ils ont vus!

Avec le christianisme, les pèlerins délaissèrent les sanc-

1-2. Traduit par Defrasse et Lechat.

tuaires d'Esculape; mais ils ont trouvé dans la religion nouvelle de quoi satisfaire leurs croyances anciennes. Des saints et des vierges prirent la place de l'ancien dieu-médecin.

Dans nos pèlerinages modernes, des malades viennent encore implorer des guérisons miraculeuses et laissent comme autrefois des ex-voto sur le mur des sanctuaires.

Le Dr Félix Regnault a vu des lettres adressées au Bambino de Santa Maria d'Aracellia à Rome, renommé pour guérir les enfants. Les lettres sont déposées dans la châsse du saint, à qui on laisse le soin d'en prendre connaissance et d'exaucer les prières. Aux abords des sanctuaires bretons des images en cire figurent des bras, des seins, des oreilles que les fidèles achètent et offrent à l'église. On trouve de semblables pratiques à Anvers en Belgique, à Spalato en Dalmatie, à Naples.

A plus d'un point de vue la Normandie marche de pair avec la Bretagne. Les pèlerinages et les superstitions y sont à peu près aussi nombreux. Dans la jolie petite église d'Annebault (Eure), des malades viennent de dix lieues à la ronde demander à saint Milfort la guérison de rhumatismes ou de maux de ventre. Les pèlerins ont largement creusé au couteau le piédestal et la jambe du saint pour recueillir la poussière de plâtre qu'ils mélangent ensuite aux aliments. Des mèches de chanvre, des épis de blé réunis en bouquet, de longs rubans de coton, des épingles, des fleurs artificielles sont suspendus à la statue. Les rubans ont servi à entourer le ventre des malades et les épingles à retenir des bandes à pansement. Le sacristain m'a confié que les paysans apportent parfois des œufs

frais ou du pain coupé en tranches. Aux pieds de la statue j'ai recueilli une inscription votive assez curieuse pour être citée :

Donnai asaint
Mille frot
pour avoir aux tenu
guérisont par sont
intercession aux près de
Dieu pour moi dont
J'avais la hanche passée
sous la côte (1).

Malgré tous les progrès de la science, nous sommes obligés de convenir que l'humanité est toujours à peu près semblable à elle-même, par ses croyances, ses traits les plus généraux et sa structure la plus intime.

A Épidaure, comme dans nos pèlerinages modernes, c'est le même troupeau lamentable de malades éternellement soumis à la douleur, éternellement trompés par l'espérance !

1. *Monsieur Homais voyage.* Robert Duquesne, page 276.

CHAPITRE IV

INCUBATION

Purifications. Jeûnes. Sacrifices. Processions et office nocturne. Le Plutus d'Aristophane. Les pratiques de l'incubation et le christianisme. Le pèlerinage de Tinos. La préparation au sommeil hypnotique. Prêtres d'Esculape et médecins hypnotiseurs.

Les Grecs, comme tous les peuples de l'antiquité, attribuaient aux rêves une origine surnaturelle. Les associations d'idées et d'images qui apparaissent dans l'inconscience du sommeil leur semblaient venir d'une puissance du dehors, engendrées par une influence divine. Par les songes, les dieux faisaient connaître leur volonté aux mortels. L'observation et l'interprétation des rêves formaient en conséquence la partie la plus importante de la science des devins.

Tous les dieux pouvaient se manifester en songe aux hommes, pour leur révéler l'avenir ou leur accorder une guérison. Athéna apparut à Périclès pendant son sommeil et lui enseigna le moyen de guérir un homme qui était tombé du haut des propylées de l'Acropole. Asclépios ne guérissait point les malades d'une autre manière.

Dans toutes les observations rapportées sur les stèles, il apparaît en rêve aux pèlerins et les guérit par sa propre volonté, par des remèdes ou des procédés chirurgicaux.

Les malades n'attendaient pas la venue fortuite du songe divin. Ils s'efforçaient de plaire à la divinité par des actes religieux et de provoquer ainsi son apparition salutaire. L'ensemble de ces moyens constituait l'incubation ou ἐγκοιμησις : les prêtres ordonnaient des jeûnes, des purifications et des sacrifices ; les pèlerins circulaient en longue procession dans les allées du sanctuaire ; le soir les prêtres célébraient l'office, chantant les hymnes en l'honneur du dieu et les malades allaient s'endormir sous le portique dans l'attente du dieu guérisseur.

On lisait sur la porte du temple :

« *Sois pur, pour entrer dans le temple parfumé !*
Être pur c'est n'avoir que des pensées pieuses et justes. »

Ambrosia d'Athènes, aveugle d'un œil, était venue supplier le dieu de la guérir. Elle se moqua de quelques-unes des guérisons qui lui semblaient invraisemblables. Le dieu lui apparut en songe et pour la punir lui ordonna de placer dans le temple un cochon d'argent en souvenir de sa stupidité. Mais Esculape était bon, et elle partit guérie (1). Pandaros avait été guéri de taches qu'il portait sur le front. Echédore, atteint de la même affection, vint en suppliant vers le dieu. Il avait reçu de l'argent de Pandaros qu'il devait consacrer à Esculape. Echédore garda l'argent mais reçut le juste châtiment de sa fourberie. Le dieu lui attacha autour de ses taches le ban-

1. Première stèle, 5e observation.

deau de Pandaros et lui ordonna de l'enlever quand il serait hors du sanctuaire. En se regardant dans l'eau, il vit sur son visage non seulement les taches qu'il portait déjà, mais encore celles de Pandaros.

Esculape n'exigeait pas seulement une foi sincère et une âme pure, les malades devaient encore subir la purification physique. Elle consistait en bains d'eau simple ou d'eau de mer, avec frictions, onctions et fumigations. Les prêtres assuraient ainsi la propreté du sanctuaire et évitaient les épidémies. D'aussi sages mesures ne seraient pas toujours superflues dans nos grands pèlerinages !

Les purifications accomplies, les malades se soumettaient à des jeûnes prolongés, qu'ils ne pouvaient éviter sous peine d'être éloignés du sanctuaire et jugés indignes d'Asclépios. Un jeune Assyrien, dans le sanctuaire d'Aèges, fut longtemps négligé par le dieu, parce qu'il ne cessait de boire et de faire bonne chère (Philostrate).

Strabon rapporte que les malades devaient jeûner durant plusieurs jours avant d'entrer dans l'antre de Coronis. A Pergame, il fallait s'abstenir de vin, afin que cette liqueur ne souille point l'éther de l'âme (Philostrate). Les suppliants qui venaient à Oropos n'accomplissaient les sacrifices qu'après trois jours d'abstinence de vin et un jour de jeûne. Galien fait mention de malades qui restèrent quinze jours sans prendre de nourriture. On retrouve la même pratique dans les *Chéronia* où l'on rendait les oracles, à Nyna, à l'oracle d'Amphiaraüs. Les Indiens jeûnaient également pour obtenir des songes prophétiques.

Les jeûnes débilitaient l'organisme et contribuaient à

développer un état mental propice au sommeil et à l'apparition d'hallucinations et de songes. Dans toutes les religions on recommande aux fidèles de longues périodes de jeûnes. Au moyen âge, dans les neuvaines où se manifestaient tant de visions et d'apparitions, les fidèles restaient parfois plusieurs semaines sans prendre de nourriture.

De nos jours, les médecins prescrivent aux malades de rester à jeun avant de tenter la cure hypnotique. Les prêtres d'Esculape devaient en outre connaître les heureux effets de l'abstinence sur ceux qui abusent du vin et de la bonne chère. Le jeune Assyrien dont parle Philostrate en est un exemple ; Apollonius de Tyane n'obtint sa guérison auprès d'Asclépios que parce qu'il se soumit à un jeûne salutaire.

Avant d'aller dormir sous le portique, les malades visitaient le sanctuaire. De longues processions défilaient sous la conduite des prêtres qui psalmodiaient les hymnes et les chants sacrés que la foule répétait. De place en place le cortège s'arrêtait pour admirer des statues de malades dont les prêtres racontaient la guérison. Les pèlerins voyaient accrochés de toutes parts les nombreux ex-voto, les inscriptions rappelant des miracles ou des remèdes nouveaux et la foule émerveillée se rendait au temple d'Asclépios pour accomplir les sacrifices.

Alors commençait l'office du soir. Les malades et les fidèles se pressaient aux pieds de la statue d'or et d'ivoire, les uns debout, la tête couverte d'un long manteau blanc qui descendait jusqu'aux pieds, la main droite tendue, les autres prosternés, le front et les lèvres sur le sol. Les

prêtres entonnaient de nouveau les chants sacrés, tandis que sur les autels brillait la flamme des sacrifices qui consommait la chair des victimes ou les « *gâteaux de fine fleur de farine* » (Aristophane). Les plus riches offraient un bœuf, une brebis, un coq, les pauvres n'apportaient que quelques gâteaux, un peu d'huile ou de vin, une pincée d'encens. Puis les prières terminées, le public s'écoulait hors du sanctuaire et les malades allaient s'installer dans l'abaton. Ils s'étendaient sur la peau des animaux sacrifiés, sur des couvertures ou des jonchées de feuillage. Les prêtres éteignaient les torches, ordonnaient le silence et recommandaient de dormir. Les rêves ne devaient point tarder à apparaître sur de pareils malades, débilités par les jeûnes, exténués de fatigue, l'esprit exalté par les prières, les chants, la foi religieuse et l'enthousiasme qu'engendrent les foules. Par les pratiques religieuses de l'incubation, les prêtres savaient donner aux pèlerins une confiance absolue au traitement qu'Asclépios allait prescrire. Les médecins ont toujours recherché le même but et l'on dit que ceux qui y réussissent ont beaucoup de *savoir-faire* et possèdent l'art de guérir.

Dans une de ses comédies, Aristophane nous a laissé le plus précieux document que nous possédions sur les actes religieux qui précédaient l'apparition des songes. Aristophane vivait à l'époque où florissait le culte d'Esculape. La sottise et le ridicule des pèlerins, les supercheries des prêtres lui furent une bonne matière à raillerie, à traits fins et spirituels. Plutus est une allégorie sur l'injuste et inégale répartition des richesses parmi les hommes ; Plutus est aveugle et répand ses dons au ha-

sard. Pour lui faire recouvrer la vue, l'honnête Chrémyle le conduit au temple d'Esculape qui le guérit. L'esclave Carion fait à sa maîtresse le récit de la miraculeuse guérison (1).

Chrémyle. — Carion, prends à la maison les couvertures et tout ce que j'ai préparé ; conduisons le dieu au temple, en observant tous les rites.

. . . . . .

. . . . . .

Carion. — Arrivés près du temple, avec notre maître, alors si infortuné, maintenant au comble de la félicité, de la béatitude, nous le menons d'abord à la mer pour l'y purifier.

La Femme. — Ah ! le singulier bonheur pour un vieillard que de se baigner dans l'eau froide de la mer !

Carion. — Nous nous rendons ensuite au temple du dieu. Une fois les galettes et les différentes offrandes consacrées sur l'autel, et le gâteau de fleur de farine livré au dévorant Vulcain, nous faisons coucher Plutus, suivant l'usage, et chacun de nous se fait un lit avec des feuilles.

La Femme. — Y avait-il d'autres gens venus pour implorer le dieu ?

Carion. — Oui ; d'abord Néoclide, qui est aveugle, mais vole bien mieux que les clairvoyants, puis beaucoup d'autres personnes atteintes de maladies de toute sorte. On éteint les lumières, et le prêtre vous engage à dormir, en nous recommandant de garder le silence...

1. *Plutus* fut représenté pour la première fois en 460, et remis à la scène en 390.

Nous voilà donc tous bien tranquillement couchés. Moi, je ne pouvais dormir ; j'étais préoccupé d'une certaine marmite pleine de bouillie posée tout près d'une vieille, juste derrière sa tête. J'avais un furieux désir de me glisser de ce côté. Mais voilà qu'en levant la tête, j'aperçois le prêtre qui raflait sur la table sacrée et les gâteaux et les figues ; puis il fait le tour des autels et sanctifie les gâteaux qui restaient, en les enfournant dans un sac. Je résolus donc d'imiter un aussi pieux exemple et j'allai droit à la bouillie.

La Femme. — Misérable, tu ne redoutais pas le dieu !

Carion. — Si vraiment ! Je craignais que le dieu, couronne en tête, ne fût avant moi auprès de la marmite : « Tel prêtre, tel dieu, » me disais-je. Au bruit que je fis, la vieille avança la main ; alors je sifflai et la mordit comme eût pu faire un serpent sacré. Vite elle retire la main, s'enfonce dans le lit, la tête sous les couvertures, et ne bouge plus ; mais de peur elle lâche un vent plus âcre que ceux d'une belette. Moi j'engloutis une grosse part de bouillie, et, bien repu, je vais me recoucher.

L'incubation n'est pas spéciale au culte d'Esculape ; on la retrouve à peu près identique dans le culte de Sérapis, d'Isis et des diverses divinités médicales de l'antiquité. Elle persista dans les premiers temps du christianisme, jusqu'au moyen âge et de nos jours encore les pèlerinages de Tinos ne sont pas sans présenter quelque analogie avec ceux d'Épidaure.

Lorsque Alexandre fut atteint de la maladie dont il devait mourir, ses amis vinrent en suppliants vers la déesse Isis.

« *Ceux qui vont consulter en songe la déesse Isis, écrit Diodore de Sicile* (1), *recouvrent la santé contre toute attente. Plusieurs dont la guérison était regardée par les médecins comme désespérée, à cause de la difficulté du traitement de la maladie, ont été sauvés de la sorte, et d'autres qui étaient privés tout à fait de l'usage de la vue ou de quelque autre partie du corps, en se réfugiant, pour ainsi dire, dans les bras de la déesse, furent rendus à la jouissance de leurs facultés.* »

L'empereur Constantin avait consacré à l'archange Michel deux églises, appelées Michaélions, qu'il fit édifier, l'une à Anaplous, sur la rive gauche du Bosphore, l'autre au promontoire Proœthæ, sur l'emplacement d'anciens temples païens. Suivant la tradition, les Argonautes auraient construit un de ces temples et lui auraient donné le nom de Sosthénion. Sur un avertissement qui lui fut donné en songe, Constantin le transforma en église dédiée à Saint-Michel.

Les deux Michaélions ne tardèrent pas à devenir le théâtre habituel des apparitions de l'archange, qui remplaça les anciens dieux médecins : Apollon, Esculape, Sérapis.

« *L'église la plus célèbre et la plus fréquentée, tant par les gens du pays que par les étrangers, est celle qui est bâtie à l'endroit nommé Hestiæ* (2) : *on l'appelle maintenant Michaélion ; elle est à droite de ceux qui vont à la ville par le Pont-Euxin ; il n'y a que trente-cinq stades*

1. I, 25.

2. Hestiæ était situé près d'Anoplous (G. Codin, *De originib. Constantinop.*, édit. Bekher, p. 8).

par mer, mais il y en a plus de soixante-dix par terre, quand on côtoie le golfe. Elle est ainsi nommée parce que l'on croit que l'archange Michel y est apparu. Je puis rendre témoignage des bienfaits que j'ai reçus par son intercession, et la vérité de ce que j'en assure sera confirmée par l'expérience de plusieurs personnes qui, ayant eu recours à Dieu dans leur maladie et leurs disgrâces, ont senti du soulagement. Je serais trop long si je voulais rapporter en détail ces guérisons miraculeuses, mais je ne puis omettre celle d'Aquilin, célèbre avocat, avec qui je suis tous les jours au barreau (1). *Je dirai donc ce que j'ai vu et ce que j'en ai appris de lui-même. Ayant été attaqué d'une fièvre violente qui procédait de l'excès de la bile, il prit une médecine. A peine l'eût-il prise qu'il la rejeta, et l'effort qu'il fit dans ce vomissement répandit de telle sorte sa bile, que sa peau en demeura toute teinte ; il ne gardait plus depuis lors de nourriture et les médecins désespéraient de sa guérison. Étant comme à demi-mort, il ordonna à ses domestiques de le porter à l'église, dans l'espérance ou d'y guérir ou d'y mourir. Quand il y fut, Dieu lui apparut durant la nuit et lui commanda de prendre un breuvage composé de miel, de vin et de poivre. Il en fut guéri, bien que les médecins jugeassent cette potion trop chaude pour une maladie procédant de la bile. J'ai appris que Probien, médecin de la cour, fut aussi guéri au Machaélion, par une vision extraordinaire, des douleurs qu'il éprouvait aux pieds. Il s'était fait chré-*

1. Cette anecdote est rapportée dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, C. CXV, p. 646, sq., ad. Græsse.

tien et approuvait toutes les maximes de notre religion, hormis qu'il trouvait étrange que les hommes eussent été sauvés par la croix. Lorsque ce doute agitait son esprit, il eut une vision dans laquelle lui apparut la croix placée sur l'autel de l'église, et où il lui fut déclaré que depuis que cet instrument avait été consacré par les souffrances du Sauveur, il ne se ferait plus rien sans elle, par le ministère des anges ou des hommes, soit pour le bien commun de l'église, soit pour l'utilité particulière de chaque fidèle. N'ayant pu raconter tous les miracles opérés dans cette église, j'ai choisi ceux-ci entre les autres (1). »

A Egès, en Cilicie, le culte d'Esculape, adoré sous les noms de Soter (sauveur) et d'Iatros (médecin), fut remplacé par le culte de saint Côme et de saint Damien, qui auraient, suivant la tradition, souffert le martyre sous le règne de Dioclétien. L'incubation y était pratiquée comme à Épidaure. Une nuit, les deux saints s'étaient montrés en songe à l'empereur et l'avaient guéri d'une affection jugée incurable. Dès lors, les malades accoururent en foule au sanctuaire où les saints apparaissaient fréquemment en rêve pour faire des miracles ou révéler des remèdes salutaires.

Saint Cyr et saint Jean prirent de même en Égypte la place de Sérapis et accomplirent de semblables guérisons.

Les neuvaines qu'on célébrait au moyen âge dans les églises rappellent l'incubation que les pèlerins devaient subir dans les asclépieia. Comme au temps du paganisme on allait dormir dans les sanctuaires afin d'obtenir des guérisons miraculeuses ou des grâces particulières.

1. Sozomen., II, 3.

De nos jours, une foule considérable de Grecs vient chaque année dans la petite île de Tinos, près d'Andro, adorer l'image miraculeuse d'une vierge qui fut découverte en 1822, l'année même de la proclamation de l'indépendance hellénique. Le pèlerinage revêt un caractère à la fois patriotique et religieux. Comme autrefois les malades assistent à un office nocturne et se retirent ensuite sous un hangar pour y dormir. Mais l'analogie n'est qu'apparente : les patients ne cherchent que le repos et n'attendent plus de songe divin. En réalité le mot incubation a perdu son sens religieux pour signifier seulement l'acte de s'étendre. En médecine il a gardé une signification qui n'est point entièrement différente du sens primitif et sert à désigner le temps qu'une maladie met à se déclarer.

Par l'incubation les prêtres d'Esculape développaient chez les malades un état mental spécial favorable à d'habiles suggestions. Leur pratique n'était point guidée par une méthode rigoureusement scientifique et leur savoir n'était qu'un empirisme assez rudimentaire. Mais, toute supercherie mise à part, comment ne point admettre que, devant les guérisons qui se produisaient à leurs yeux, prêtres et malades devaient être également dupes et reconnaître l'intervention d'une puissance surnaturelle. Peu à peu de patients observateurs découvrirent dans l'amas confus des superstitions et des procédés empiriques des premiers guérisseurs une science nouvelle : l'hypnotisme, qui eut son berceau dans les asclepieia comme toutes les sciences l'avaient eu dans l'ancienne magie (1).

1. En réalité les véritables devanciers des médecins hypnotiseurs sont les sorciers. Les prêtres d'Esculape pratiquaient la

Ce fut le grand mérite de Braid et de Charcot. Ils rassemblèrent sous le nom d'hypnotisme un ensemble de phénomènes pathologiques, susceptibles de servir à une thérapeutique rationnelle. Pour obtenir d'heureux effets, les malades subissent une certaine préparation, une véritable incubation scientifique. Le patient, de préférence à jeun, est placé dans une pièce silencieuse, souvent en compagnie d'autres malades; on fixe son attention en lui faisant regarder un objet brillant et on lui recommande de dormir. En général le sommeil ne tarde point à apparaître et les suggestions deviennent aisées.

Il y a deux méthodes d'écrire l'histoire, l'une consiste à donner son opinion sur les événements et les hommes, l'autre à exposer les faits et à suivre leur évolution. Mais la première n'a pour nous que peu d'attraits et nous nous efforcerons de suivre la seconde. Il nous paraît assez peu intéressant d'attaquer ou de défendre les prêtres-médecins d'Esculape. Le rhéteur Aelius Aristide qui vivait plus de quatre siècles après Démosthène, composait contre le grand orateur de nouvelles et terribles philippiques. Mais Aristide était atteint d'une maladie qui dura plus de seize ans et que les dieux seuls purent guérir.

Ce n'est point défendre les prêtres d'Asclépios que de les considérer comme des devanciers de nos médecins hypnotiseurs.

suggestion suivant certaines règles qui représentent déjà un progrès réel sur les procédés magiques des premiers guérisseurs.

CHAPITRE V

DIVINATION PAR LES SONGES. HALLUCINATIONS MYSTICISME

C'est une erreur assez coutumière que de concevoir le polythéisme païen comme une création artificielle du génie grec sans rapport avec aucune autre religion, *illusion apollinienne* d'un peuple toujours épris des séductions de l'art et de la poésie, où n'est ouverte aucune perspective mystérieuse. Une telle fiction n'aurait point satisfait le besoin religieux, essentiellement mystique, élan de l'âme vers le surnaturel.

Le paganisme, comme toutes les religions, avait des mystères que connaissait seulement un petit nombre d'initiés. Les dieux n'étaient point de pures abstractions mais des conseillers bienveillants dont les hommes pouvaient connaître la pensée. Par l'initiation, l'homme pouvait ajouter à son intelligence une faculté nouvelle et divine qui lui permettait de comprendre l'inconnaissable. Cette lumière mystérieuse était la mantique ou divination, formant l'essence même de la religion antique, comme le mysticisme constitue l'essence du christianisme et de toute religion.

La mantique se manifestait par des signes extérieurs ou par une illumination intérieure. La première manière, purement objective et artificielle, consistait dans l'interprétation des signes extérieurs comme le vol des oiseaux, l'examen des entrailles ou du feu; dans la seconde, l'âme se laissait passivement diriger par l'inspiration divine. A l'aide de la divination les dieux révélaient l'avenir, donnaient des conseils dans les situations difficiles. Dans les asclépieia, la divination se faisait par les songes. Esculape apparaissait en rêve et donnait le remède à suivre. Les prêtres interprétaient les prescriptions du dieu et en déduisaient des indications sur le diagnostic, le pronostic et le traitement. Telle était l'oniromantique ou divination par les songes.

L'office du soir terminé dans le temple d'Asclépios les malades allaient dormir dans l'abaton. Sous l'éclat intermittent des lampes suspendues au plafond ou aux colonnes de tuf, le spectacle devait être bien pittoresque de tous les pèlerins venus des diverses parties de la Grèce avec des costumes différents. Peu à peu se faisait le silence, les prêtres ordonnaient le recueillement et recommandaient de dormir.

Les visions fugitives et étranges qui se présentent à nos yeux, lorsque le sommeil nous gagne, ne devaient point tarder à apparaître aux malades dont le cerveau était surexcité par les pratiques de l'incubation. Ces rêves ont été décrits sous le nom d'hallucinations hypnagogiques. Ils se présentent de préférence aux personnes nerveuses ou épuisées par de longues fatigues. En général, ils rappellent les images qui ont frappé la vue à l'état de veille,

les pensées et les réflexions qui nous ont été suggérées. Les hallucinations des patients devaient reproduire les merveilles dont les prêtres avaient frappé leur imagination. Ainsi s'expliquent bon nombre d'apparitions d'Asclépios, d'Hygieia, d'Épioné.

Souvent il semblait aux malades, en proie à des songes lubriques, qu'ils avaient été tourmentés durant leur sommeil par un esprit surnaturel. La même croyance était encore très répandue au moyen âge ; des dormeurs, revenus à eux-mêmes, se figuraient avoir été lutinés par des démons, succubes ou incubes (1), dont ils avaient subi les embrassements impurs. La seconde stèle, découverte à Épidaure, rapporte qu'Andromède de Céos, endormie dans l'abaton, vit en songe un serpent qui rampait sur son ventre ; à la suite de quoi elle eut cinq enfants. A Nicasiboula de Méthana, qui voulait avoir un enfant, Asclépios apparut en songe et apporta près d'elle un serpent. Il lui semblait « *qu'elle était avec le serpent* » et dans l'année elle eut deux garçons.

Il n'était point nécessaire aux malades de songer eux-mêmes ; ils pouvaient déléguer les prêtres qui transmettaient leur demande à Asclépios. Après une nuit d'incubation, ils donnaient la réponse du dieu et la traduisaient en conseils médicaux. Pausanias et Strabon rapportent qu'on pouvait envoyer un parent rêver à sa place. Il y avait même des songeurs attitrés. Mais, dit Artémidore, « *ceux qui font métier d'avoir des songes, prescrivaient souvent*

1. On donnait le nom de succube au diable qui s'unissait charnellement à l'homme, celui d'incube au démon qui semblait vous étouffer du poids de son corps.

non point ce qu'ils avaient vu réellement, mais bien ce qu'ils feignaient d'avoir vu. » Aussi les malades préféraient-ils songer eux-mêmes ? Ils observaient leur rêve et en notaient les détails, ce qui constituait l'oniroscopie. Ensuite ils rapportaient aux prêtres exégètes ce qu'ils avaient rêvé ; ceux-ci en faisaient la critique (ou onirocritique) et formulaient les prescriptions salutaires.

« *Les ordonnances des dieux sont toujours simples et sans énigme ; les dieux appellent les onguents, les emplâtres, les comestibles et les boissons des mêmes noms que nous, ou bien, lorsqu'il faut deviner, ils ont soin d'être clairs. Ainsi une femme qui avait un phlegmon au sein rêva qu'un mouton la têtait. Elle fut guérie par un cataplasme d'arnoglose (langue d'agneau). Lorsque vous tombez sur un traitement, que vous l'ayez expliqué vous-mêmes ou que vous en entendiez parler après coup, vous trouverez toujours, en y regardant de près, qu'il contient des choses parfaitement médicales et qui ne sortent pas de la doctrine suivie en médecine. Ainsi Fronton le goutteux, ayant demandé une recette, rêva qu'il se promenait dans les faubourgs. Il se frotta de propolis* (1) *et fut soulagé.* » (Artémidore.)

Les rêves n'avaient point tous une égale importance; les prêtres savaient distinguer les songes ordinaires des songes vrais et révélés. Ces derniers seuls méritaient d'être retenus : ils consistaient en l'apparition mystérieuse du dieu qui pouvait immédiatement guérir les malades par sa seule volonté. De pareilles guérisons ne sont point

1. Le Propolis est une matière résineuse avec laquelle les abeilles ferment l'entrée des ruches (Artémidore).

impossibles, surtout dans les cas de maladies nerveuses. Par une impression profonde et soudaine, sous l'empire de la foi, il est indéniable que des cures se produisent qui semblent des miracles. Comme Asclépios, Isis et Sérapis, les saints du christianisme et la vierge de Lourdes, et même les médecins habiles guérisseurs peuvent en sus citer de semblables (1).

Toutefois Esculape prescrivait le plus souvent un régime approprié, des remèdes, ou conseillait des manœuvres chirurgicales qu'appliquaient les prêtres. Cette thérapeutique active sera le sujet du chapitre suivant.

Sans compter que cette méthode ne laissait aux prêtres que le rôle secondaire d'exégètes, il n'est pas douteux qu'elle devait réserver de graves mécomptes. Le traitement révélé au hasard des songes pouvait n'être qu'une fantasmagorie niaise ou stupide qui aurait compromis la bonne réputation des asclépieia. Les prêtres parèrent le danger en imaginant une autre méthode vraiment médicale. Ils apparaissaient eux-mêmes aux malades, sous le déguisement d'Asclépios, accompagnés de personnages représentant soit le petit Télesphore, soit la divine épouse d'Asclépios, Épione, ou sa fille, Hygieia. Ils approchaient du patient, le palpaient et lui adressaient la parole. Ces visites avaient lieu aux premières heures du jour, au moment où l'esprit est plongé dans une vague somnolence. Les malades croyaient voir Asclépios lui-même et leur vision confuse leur semblait être un songe révélé.

« *Lorsque les songes, envoyés par le dieu, sont dissipés,*

1. Ce sont des guérisons engendrées par l'émotion.

dit Jamblique, nous entendons une voix entre-coupée qui nous enseigne ce que nous devons faire. Souvent cette voix frappe nos oreilles dans un état intermédiaire entre le sommeil et la veille. Quelques malades sont enveloppés d'un esprit immatériel, que leurs yeux ne peuvent apercevoir, mais qui tombe sous un autre sens. Il n'est pas rare qu'il se répande une clarté douce et resplendissante qui oblige de tenir les yeux à demi fermés. Ce sont là positivement les songes divins envoyés dans l'état mitoyen entre la veille et le sommeil. » — « *Les interprétes des songes, dit Philostrate, ne veulent interpréter les visions que quand elles ont eu lieu le matin.* » — « *On avait surtout foi aux songes qui survenaient le matin.* » (Quintilius.)

Il n'est point de document plus précieux à ce sujet que la scène de Plutus où Aristophane raille les prêtres qui revêtent le déguisement du dieu.

La Femme. — Et le dieu ne venait pas ?

Carion. — Il ne tarda guère, et quand il fut près de nous, oh ! la bonne farce ! mon ventre tout ballonné lança un pet des plus sonores.

La Femme. — Le dieu sans doute fit la grimace ?

Carion. — Non, mais laso qui l'accompagnait rougit un peu, et Panacée se détourna en se bouchant le nez, car mes pets ne sentent pas la rose.

La Femme. — Et le dieu ?

Carion. — Il n'y fit pas la moindre attention.

La Femme. — C'est donc un dieu bien grossier ?

Carion. — Je ne dis pas cela, mais il a l'habitude de déguster les excréments.

La Femme. — Impudent, va !

Carion. — Alors je me cachai dans mon lit, tout tremblant ; Esculape fit le tour des malades, et les examina tous avec beaucoup d'attention ; puis un esclave déposa auprès de lui un mortier en pierre, un pilon et une petite boîte (1).

La Femme. — En pierre ?

Carion. — Non, pas en pierre.

La Femme. — Mais comment voyais-tu tout cela, triple coquin, puisque tu te cachais, dis-tu ?

Carion. — A travers mon manteau qui ne manque pas de trous, grands dieux ! Il prépara d'abord un onguent pour Néoclide ; il mit dans le mortier trois têtes d'ail de Ténos, les écrasa en y mêlant du suc de figuier et de lentisque ; il arrosa le tout avec du vinaigre de Sphette, et, retournant les paupières du patient, il lui appliqua sa drogue à l'intérieur des yeux, afin que la douleur fût plus cuisante. Néoclide crie, hurle, saute à bas du lit, veut s'enfuir ; mais le dieu lui dit en riant : « Reste là avec ton onguent ; ainsi, tu n'iras pas te parjurer devant l'assemblée. »

La Femme. — Quel dieu sage et ami de notre cité !

Carion. — Il vint ensuite s'asseoir au chevet de Plutus, lui tâta d'abord la tête, prit un linge bien propre et lui essuya les paupières ; Panacée lui couvrit d'un voile de pourpre la tête et tout le visage ; puis le dieu siffla et deux énormes serpents s'élancèrent du sanctuaire.

La Femme. — Grands dieux !

Carion. — Ils se glissèrent doucement sous le voile de pourpre, léchèrent, à ce que je crois, les paupières du

1. Attirail de pharmacien.

malade, et, en moins de temps qu'il ne t'en faut, maîtresse, pour vider dix verres de vin, Plutus se relève ; il voyait. De joie, je bats des mains, j'éveille mon maître ; aussitôt le dieu disparaît dans le sanctuaire avec les serpents. Quant à ceux qui étaient couchés auprès de Plutus, juge s'ils l'embrassaient tendrement ; le jour parut sans qu'aucun d'eux eût fermé l'œil. Moi, je ne me lassais pas de remercier le dieu qui avait si vite rendu Plutus clairvoyant, et plus aveugle que jamais.

Si ridicules que paraissent les supercheries des prêtres, elles n'en sont pas moins d'un grand intérêt au point de vue médical. En simulant l'apparition du dieu les prêtres rendaient inébranlable la foi des pèlerins, et leurs suggestions, faites au réveil, moment où la lucidité de l'esprit est encore obtuse, devaient produire un merveilleux effet thérapeutique. Les médecins hypnotiseurs ne pratiquent point la suggestion d'une façon très différente. Ils amènent le malade à un état psychique mitoyen entre la veille et le sommeil, état subconscient, où la suggestion devient, en certaines circonstances, un moyen presque infaillible de guérir.

Les prêtres s'efforçaient d'ailleurs de bouleverser de toutes les manières la pauvre âme des pèlerins ; ils n'hésitaient point à user de trucs ingénieux qui devaient ressembler à ceux qu'Albert de Rochas a dévoilés, d'après les *Philosophoumenoi*, écrit anti-religieux, attribué à Origène.

Les croyants arrivaient devant une chapelle dont les portes étaient fermées ; elles devaient s'ouvrir toutes seules, sans que les prêtres interviennent, dès que serait allumé le feu sacré. Un réservoir était chauffé et soigneu-

sement dissimulé sous l'autel. L'eau bouillante distillait dans un tube et tombait dans une marmite, dont le poids ainsi augmenté, tirait une corde qui faisait ouvrir les portes. Le Dr Félix Regnault reconnaît que de pareils gaillards étaient dignes d'inventer la machine à vapeur.

Rien n'était plus aisé que d'entretenir dans les lampes la lumière perpétuelle. Un réservoir placé dans une pièce voisine communiquait avec la lampe et y entretenait un niveau toujours égal. On faisait avec des fils d'amiante une mèche durable.

Les prêtres réussissaient sans la moindre difficulté à faire parler les dieux. Si la statue était creuse, il suffisait de s'y cacher. Dans le temple d'Isis à Pompée des conduits étaient creusés dans les murs qui portaient la voix à la statue. La *Minerve d'Arezzo* du musée de Florence a des conduits qui s'ouvrent derrière la tête après avoir parcouru l'épaisseur de deux nattes de cheveux.

Ces procédés sont devenus ce que nous désignons du nom de magie blanche. A une époque de foi et d'ignorance les trucs les plus habiles comme les plus grossiers pouvaient être facilement acceptés. Mais la science laissa la magie blanche aux prestidigitateurs et s'empara peu à peu de l'autre magie, « *la magie pathologique* » qui persiste encore sous le nom de sciences occultes. Grâce à elles les derniers visionnaires du spiritualisme s'efforcent encore de communiquer avec un monde surnaturel où s'agitent les chimères de leur esprit.

Comme tous les cultes de la Grèce, celui d'Esculape avait ses mystères que gardaient en secret les descendants du dieu réunis en associations religieuses d'Asclépiades.

Ce mysticisme se développa surtout durant les premiers siècles du christianisme, où des personnes pieuses se croyaient particulièrement chéries du dieu et s'offraient comme intermédiaires entre lui et la foule des suppliants.

Suivant la tradition, ces mystères eurent pour origine l'initiation du dieu-médecin aux mystères d'Éleusis. Un soir Asclépios s'était rendu d'Épidaure à Athènes pour se faire initier et prendre part aux fêtes en l'honneur de Déméter et Coré. En souvenir, on célébrait chaque année dans la vallée du Hiéron, au mois de Boédromion, les Épidauria.

Si humble que soit Esculape dans le grand Olympe païen, ce serait abaisser ce dieu si bienfaisant aux mortels, que de concevoir son culte comme un amas de superstitions grossières; il contient en réalité un élément mystique qui lui donne une haute valeur religieuse. Sans doute parmi les suppliants d'Asclépios la plupart n'étaient que de naïfs superstitieux, mais on y rencontre quelques âmes élevées qui trouvaient dans la divination par les songes de quoi satisfaire leur besoin mystérieux de surnaturel.

Le mysticisme ne revêt point dans le culte d'Asclépios un caractère spécial ; il est le même que dans toutes les religions dont il forme l'essence véritable. Certains médecins le considèrent comme une névrose, caractérisée par l'exaltation de l'esprit, des superstitions de toutes sortes, une créance exagérée accordée aux rêves, aux présages, aux miracles. Les mystiques ont une terreur maladive de la mort, présentent des hallucinations et des obsessions, recherchent l'extase. Ils sont convaincus de pouvoir sai-

sir l'inconnaissable, en développant des facultés spirituelles, et d'agir sur les puissances mystérieuses par des prières, des expiations ou des sacrifices.

Dans l'asclépieion d'Épidaure, il y avait une association religieuse d'Asclépiades dont l'histoire secrète nous est à peu près aussi inconnue que celle des ordres mystiques des temps modernes. Ces prêtres prétendaient descendre d'Asclépios, par les héros homériques, Machaon et Podaliros, et tenir de leurs ancêtres les secrets de l'art de guérir. Ils propagèrent dans toute la Grèce le culte d'Esculape et furent sans doute les fondateurs des premiers sanctuaires. Il y aurait eu, suivant la tradition, une douzaine de familles d'Asclépiades réunies en autant de localités qui prétendaient chacune à l'honneur d'avoir vu naître le dieu.

Au moment où florissait le culte d'Esculape, la Grèce comptait plus d'une centaine d'asclépieia. Les familles d'Asclépiades ne pouvaient se multiplier dans la même proportion et il semble que leur histoire se termine au moment où commence la plus grande popularité du dieu-médecin. Peu à peu elles perdirent le privilège exclusif qu'elles avaient de guérir et ne formèrent plus que des associations mystiques, distinctes des oracles d'Asclépios.

Les familles d'Asclépiades formaient une caste particulière comme les prêtres d'Isis ou de Sérapis, et parmi leurs disciples, elles devaient faire la même distinction qu'on retrouve dans les anciennes écoles de philosophie. A ceux qui n'étaient point initiés, elles ne communiquaient qu'un enseignement exotérique, composé de connaissances vulgaires ; à un petit nombre seulement était réser-

vée la révélation des mystères profonds. « *Les choses sacrées ne peuvent être révélées qu'aux élus, et ne doivent être confiées aux profanes que lorsqu'ils se sont fait initier dans les mystères de la science.* »

Certains personnages, que leur foi ardente rendait particulièrement chers à Esculape, avaient une puissance égale à celle des prêtres. Ils pouvaient intervenir auprès du dieu et obtenir de lui des guérisons qu'il tardait à accorder. Apollonius de Thyane, Proclus d'Athènes, Aelius Aristide sont les plus connus de ces mystiques dont l'histoire nous est conservée.

Apollonius naquit au bourg de Thyane, en Cappadoce, au début de l'ère chrétienne et mourut à Éphèse vers 97. A seize ans il passait tout son temps dans le temple d'Esculape à Egées. Le dieu lui apparaissait souvent et était heureux de le prendre à témoin des guérisons qu'il opérait (Philostrate). Grâce à son intervention fut guéri un jeune Assyrien qui ne cessait de boire et de faire bonne chère.

Apollonius était alors un adolescent d'une rare beauté. Un gouverneur de Cilicie, aux mœurs déréglées, en entendit parler et vint au temple d'Esculape. « *Qu'avez-vous à me demander ?* » dit Apollonius. « *Ce qu'on demande aux beaux objets, c'est-à-dire qu'ils vous admettent au partage de leur beauté et ne vous envient pas leur charme.* » Le gouverneur prenait un air voluptueux, les yeux brillant de luxure. Apollonius lui lança un regard courroucé: « *Vous êtes un fou,* dit-il, *et un misérable* ». Le gouverneur le menaça de la mort, mais Apollonius s'écria : *Oh ! misé-*

rable, un jour viendra... » Trois jours après, le gouverneur fut égorgé.

Apollonius ne tarda pas à embrasser la doctrine pythagoricienne dont il exagéra les austérités. Il entreprit de voyager et visita successivement la Pamphyllie, la Cilicie, Antioche, Éphèse, Babylone, les Indes où il étudia les dogmes des Brahmanes. Partout il prêchait au peuple la simplicité et l'abstinence. Lui-même marchait pieds nus, ordonnait la communauté des biens et partageait ce qu'il avait entre les pauvres.

Quand il partit pour les Indes, il dit à ses disciples : « *J'ai pris conseil des dieux et je vous ai déclaré leur volonté pour vous éprouver et voir si vous êtes assez forts pour me suivre dans mon entreprise. Mais puisque l'énergie vous manque, adieu et philosophez à votre aise ; pour moi, il me faut marcher où la sagesse et la divinité me conduisent.* » Il savait toutes les langues et il dit à Damis, son compagnon : « *Ne vous étonnez pas si je comprends toutes les langues des hommes, je comprends même leur silence.* »

Après avoir arrêté la peste d'Éphèse, il se rendit à Pergame où il s'arrêta dans le temple d'Esculape. A ceux qui étaient venus consulter le dieu, il indiqua ce qu'il fallait faire pour obtenir des songes contenant des présages favorables et il fit plusieurs cures (Philostrate). Plus tard il se rendit en Crète, au temple Lébénéen, dédié à Esculape. On y vint de toute la Crète. Un jour Apollonius s'entretenait dans le sanctuaire avec plusieurs personnes attachées au service de l'autel. Un violent tremblement de terre se produisit et la mer se retira de près de sept stades. La plupart des interlocuteurs d'Apollo-

nius furent pris de frayeur, mais il les rassura et leur dit : « *N'ayez pas peur, c'est la mer qui vient d'enfanter de la terre.* » Quelques jours après, des voyageurs venus de Cydon annoncèrent que le jour du tremblement de terre, une île était sortie des flots.

A Rome, il ressuscita une jeune fille que l'on croyait morte. Mais il fut compris dans l'édit de Néron qui bannissait les magiciens. Il fut plus tard consulté par Vespasien et persécuté par Domitien. Il mourut à Éphèse après avoir fondé une école pythagoricienne.

On lui érigea des statues et des temples, et Philostrate, son biographe, rapporte que, de son vivant, il a été redouté par les uns, comme un magicien, adoré par les autres comme un dieu, ou tout au moins vénéré comme un être surnaturel.

Au moment où expira le culte d'Esculape, le philosophe Proclus fut un de ses derniers fidèles. Il naquit probablement à Constantinople en 412 et mourut en 485. Dès son jeune âge, Minerve lui serait apparue pour lui révéler sa destinée, et dans une maladie grave contractée au sortir de l'enfance, Apollon fut son médecin et vint lui-même lui donner ses soins.

A Athènes, la fille de Plutarque (fils de Nestorius), Asclépigenie, l'initia à la magie chaldéenne et aux mystères d'Éleusis. Devenu chef d'une école de philosophie, Proclus s'efforça de mettre en harmonie le platonicisme et le mysticisme, plaçant au-dessus de la raison et de la science, l'extase, qui permet seule d'atteindre à la puissance théurgique.

Marinus (1) nous rapporte qu'un certain Archiadas dont la fille souffrait d'une affection incurable vint supplier Proclus d'intercéder en sa faveur auprès d'Asclépios : « *Proclus, ayant pris avec lui le grand Périclès, le Lydien, illustre philosophe lui aussi, se dirigea vers l'asclépieion, pour implorer le dieu en faveur de la malade. Car la ville avait le bonheur de posséder encore ce temple ; le sanctuaire du sauveur n'avait pas encore été pillé. Tandis que Proclus priait suivant les anciens rites, un changement subit se produisit dans l'état de la patiente et elle éprouva un grand soulagement : le sauveur, en dieu qu'il est, l'avait guérie sans effort. Toutes les formalités religieuses étant accomplies, Proclus se rendit auprès de la jeune fille : elle venait d'être délivrée des souffrances qui la torturaient et était en bonne santé.* » (Marinus.)

De tous les malades qui venaient implorer leur guérison dans les asclépieia, il n'en est point dont la foi ait été plus profonde que celle du sophiste Publius Aelius Aristide. A la fin de sa vie son mysticisme s'exalta au point qu'il se fit prêtre d'Esculape, « *sauveur de toutes choses et gardien des immortels* ».

Il naquit à Adriani en Mysie, l'an 129 après Jésus-Christ. Son père avait été prêtre de Jupiter et sa famille vivait dans l'opulence. Il fit ses études dans les écoles les plus renommées, auprès du grammairien Alexandre à Cotyaeon en Phrygie, auprès d'Aristoclès à Pergame, puis il vint à Athènes écouter les leçons d'Hérode-Atticus.

A vingt ans, il partit en voyage et visita l'Asie, la

1. Biographe de Proclus.

Grèce, Rhodes, Rome, Alexandrie et toute l'Égypte jusqu'aux frontières de l'Éthiopie, refaisant à peu près le voyage d'Hérodote. En 155 il entreprit de traverser l'Italie, mais il tomba malade d'une affection qui devait durer dix-sept ans. Il ne dut sa guérison qu'à son ardente piété et à sa foi naïve, qui lui valurent jusqu'à sa mort le soutien d'Asclépios. Quand se produisit l'affreux tremblement de terre qui dévasta Smyrne en 178, le dieu avait eu soin d'envoyer Aristide hors de la ville. Il écrivit alors à Marc-Aurèle et obtint de lui que la ville fût reconstruite. Les Smyrnéens lui élevèrent une statue comme au second fondateur de leur ville. Il se fixa définitivement parmi eux, consacra sa vie à Asclépios et mourut en 187.

La psychologie d'Aristide est confuse et les traits caractéristiques en sont difficiles à préciser. « *Les discours sacrés* » qu'il écrivit, après sa guérison, en l'honneur d'Asclépios, « *sont bien, quant au fond des choses, l'une des plus sottes et des plus impertinentes compositions qu'on puisse lire* (1). » Son infatuation est ridicule, et sa vanité comme sa foi au merveilleux n'eut souvent d'égale que sa sottise.

Comme tous les sophistes, il ne cultivait que l'éloquence d'apparat, et faisait une déclamation comme un acteur joue un rôle. Tantôt il prononçait l'oraison funèbre de quelque riche particulier, l'éloge d'une ville ou le panégyrique de l'empereur. D'autres fois, il défendait le maintien de la liberté que la Grèce avait depuis longtemps perdue, ou incitait à légiférer le peuple qui ne faisait plus

1. Croiset. *Histoire de la littérature grecque*, livre V.

de lois. Drapé dans une élégante robe de pourpre toute frangée d'or, les doigts étincelants de pierreries, les joues chargées de fard, les cheveux couronnés de rubis et de lauriers, ce Don Quichotte de l'éloquence, monté sur une scène de théâtre, lançait de terribles attaques contre Isocrate ou Démosthène qu'il prétendait surpasser. Plus de quatre siècles après la mort de l'auteur des Philippiques, il le prit à partie dans un discours sur le maintien de la loi Leptine. Mais c'était un exercice dangereux pour le goût et la raison.

Si sotte que nous paraisse l'éloquence d'Aelius Aristide, elle n'en fut pas moins très goûtée de son temps. Il faisait école, des disciples nombreux se pressaient autour de lui et l'empereur Marc-Aurèle daignait l'entendre. Dans un siècle de décadence, il fut le plus illustre représentant de l'ancienne culture hellénique dont il gardait la tradition. Les sophistes ne devaient point différer beaucoup de ceux de nos poètes qui ont mérité le nom de décadents. Comme eux ils savaient faire avec des mots de la musique ou de la peinture. A chaque voyelle, ils découvraient une couleur spéciale, à chaque vocable un sens autre que la signification ordinaire. On s'efforce de comprendre les pages étranges qu'écrivent ces auteurs et l'on se demande s'ils s'entendent eux-mêmes : mais on est vite persuadé qu'on perd son temps à les lire.

Il est difficile de suivre l'évolution de la maladie d'Aristide à travers les récits confus et ampoulés des discours sacrés. Elle débute par un refroidissement survenu au moment où il faisait les préparatifs d'un voyage en Italie. Il voulut néanmoins partir, passa l'Hellespont où il souf-

frit d'une oreille, traversa la Thrace et la Macédoine et arriva à Rome où sa santé parut d'abord améliorée. Mais il fut bientôt pris de douleurs d'entrailles, de frissons, de fièvre et il fallut songer à regagner l'Asie.

Il repartit par la mer Tyrrhénienne, la mer Adriatique, la mer Égée et endura une affreuse tempête au milieu de matelots grossiers. Il manquait de vivres et quand il débarqua à Milet, il était dans un état de faiblesse extrême. Il se rendit aussitôt à Smyrne et consulta des médecins qui l'envoyèrent faire une cure d'eaux thermales aux environs de Clazomène. Mais le traitement resta infructueux et il décida d'aller implorer Asclépios dans le sanctuaire de Pergame.

Au cours d'une cure qui dura plus de dix-sept années, Aristide suivit les prescriptions les plus étranges. Certaines, que nous étudierons ailleurs, ont un réel intérêt médical. Le dieu ordonnait de marcher pieds nus, de faire de fréquents exercices physiques, de prendre des bains dans les conditions parfois les plus bizarres, de suivre le régime lacté, de se frotter de suc de baume au sortir du bain, de prendre des purgatifs, recommandait la saignée. Vers la dixième année, la guérison était à peu près entière. Mais le pauvre sophiste dut subir une nouvelle épreuve, il fut frappé de la peste dont Asclépios le sauva en prenant la vie d'un de ses élèves à la place de la sienne ; Aristide avait une piété trop profonde pour s'en plaindre.

Quand il se crut guéri, il composa les *Discours sacrés* en l'honneur d'Asclépios. Ce sont des récits de songes, où il n'y a place que pour le merveilleux : apparitions du

dieu à Aristide pour lui révéler des traitements salutaires, des ordonnances à suivre, des actes de piété à accomplir.

Dès la première nuit qu'il passa dans l'asclépieion de Pergame, Asclépios « *sauveur* » apparut en songe à Aristide. « *Raconter tout ce qui se passa à partir de ce moment, s'écrie le sophiste avec enthousiasme, dépasse les forces humaines. Si quelqu'un veut connaître par le menu toutes les communications que j'ai reçues du dieu, il faut qu'il consulte mes papiers et le relevé des songes eux-mêmes. Il y trouvera des médicaments de toute espèce, des dialogues et des discours tout au long et des apparitions des plus variées et mille prédictions et oracles sur les sujets les plus divers, les uns en prose, les autres en vers, et quant et quant de choses dignes d'actions de grâces au delà de ce qu'on peut imaginer.* »

Aristide avait des entretiens mystiques avec le dieu. Des rêves mystérieux apparaissaient la nuit à son âme troublée. Parmi tous les songes qu'il rapporte, il en est un qu'il eut en même temps qu'un certain Philadelphos: c'est un cas de folie à deux. Il n'est point rare de constater des observations d'aliénation double parmi les mystiques : l'un est fou réellement et l'autre le devient par contagion.

« *Philadelphos, autant qu'il m'en souvient, crut voir dans le théâtre sacré une grande foule d'hommes vêtus de blanc, venus là pour adorer le dieu ; debout au milieu d'eux, je discourais et faisais l'éloge d'Asclépios, disant, entre autres choses, comment plus d'une fois, par des moyens divers, il avait éloigné de moi la mort, et tout récemment encore, en*

m'ordonnant de boire de l'absinthe mêlée de vinaigre ; je ne m'étais point fait prier. Il parlait aussi, je crois, de je ne sais quel escalier sacré, d'une apparition et de la puissance merveilleuse du dieu. Tel est le songe de Philadelphos ; quant à moi, voici ce qui m'arriva : Je me voyais sous les propylées du temple au milieu d'une grande foule, comme les jours où l'on purifie le sanctuaire ; les assistants étaient vêtus de blanc ; tout était en rapport avec la solennité qui allait s'accomplir. Alors j'adressai un discours au dieu, et, entre autres noms, je lui donnai celui d'arbitre de la destinée, parce que c'est lui qui règle la destinée des hommes. Je puisais l'éloquence dans le souvenir de mes propres aventures. Ensuite, il fut question de l'absinthe, je ne sais trop comment, mais il en fut question en termes fort clairs, ainsi que de mille autres choses où se révélait manifestement la protection du dieu. Il me semblait le toucher et sentir qu'il était là en personne ; j'étais entre la veille et le sommeil ; je voulais voir, mais je craignais que l'image ne disparût ; je prêtais l'oreille et j'entendais, moitié rêvant, moitié voyant ; mes cheveux étaient droits sur ma tête, et je pleurais de joie, rempli d'un doux orgueil. Quel mortel rendrait par la parole toutes ces impressions ? Seuls, les initiés sont capables de les connaître et de les comprendre.

Aristide célébra encore la gloire du dieu dans un ouvrage intitulé : Λαλιά εἰς Ἀσκληπιον. Il chanta les Asclépiades Podalire et Machaon, Hygieia, Iaso, Panakeia. Dans un panégyrique de la source sacrée de Pergame : εἰς το φρέαρ τοῦ Ἀσκληπιου, il exalta la puissance d'Asclépios, qui lui apparaît comme le plus puissant des dieux, le souverain des hommes et des choses :

« *Asclépios, possédant la toute-puissance, a voulu, dit-il, faire aux hommes du bien de toutes les manières en donnant à chacun ce qui lui convient. Le plus grand et le plus universel de ses bienfaits est d'avoir assuré l'immortalité de notre race par la succession des êtres, d'avoir institué le mariage et la procréation, et fait en sorte que les aliments, en s'introduisant dans le corps et en s'y répandant y entretinssent la santé. A chaque homme en particulier, il a donné des arts, des professions et des genres de vie variés; à tous, sorte de remède commun, il a imposé le travail et l'action, s'en servant pour conserver la vigueur dans les corps. Ouvrant à tous son sanctuaire, il s'est fait un devoir de s'ingénier nuit et jour, pour satisfaire ceux qui lui demandent ou qui lui demanderont son assistance.* »

La maladie d'Aristide était si complexe que l'on comprend qu'un dieu seul ait pu la guérir. Esculape chérissait particulièrement les mortels et quand ceux-ci l'aimaient jusqu'à la folie, il avait la sagesse de les guérir. Tous les dieux n'ont point cette bonté et le plus souvent la folie mystique reste une affection incurable. Mais ne désespérons point des dieux et des hommes; ceux-là s'occupent de moins en moins de nous et ceux-ci ne pensent plus guère aux immortels; il se pourrait qu'ainsi le mal disparût.

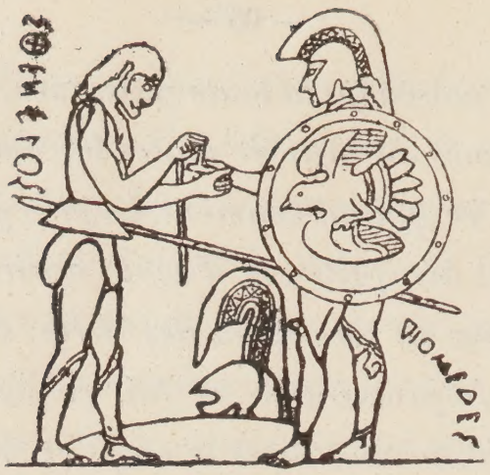

Fig. 15

CHAPITRE VI

THÉRAPEUTIQUE ACTIVE ET MANŒUVRES CHIRURGICALES

Médecine. Hydrothérapie. Hygiène. Médicaments. Phtisie. Pleurésie. Dyspepsie. Chirurgie.

« La haine et le mépris, écrit le Dr Félix Regnault, n'ont jamais contribué au progrès. »

« *Au lieu de se moquer du spectacle de Lourdes, médecins et psychologues devraient profiter de ce champ incomparable d'observations, car la suggestion religieuse est autrement efficace que celle du médecin : elle s'appuie sur la passion mystique, une des plus puissantes du cœur humain. Bien des faits sont encore mal connus ou même ignorés : nous avons encore beaucoup à apprendre. Ces guérisons que nous affectons de dédaigner peuvent transformer un jour la science médicale. Alors les pratiques*

psycho-thérapiques, jusqu'à présent peu employées, le seront au même titre que les remèdes. La médecine et la divination actuellement rivales et ennemies, redeviendront, selon l'expression d'Hyppocrate, deux sœurs germaines sous les noms de thérapeutique et de psychologie. »

Les prêtres d'Esculape savaient pour le bien de leurs malades concilier ces deux sœurs ennemies. En plus de la suggestion que nous avons étudiée, ils usaient de tous les moyens dont disposait la science médicale. On retrouve les documents certains d'une thérapeutique active et il n'est pas douteux que les prêtres pratiquaient des opérations chirurgicales. D'après une inscription trouvée dans l'asclépieion d'Athènes, Paul Girard cite le cas d'un certain Onétor, désigné d'abord comme médecin, et portant dans deux autres passages le titre de prêtre. Deux dédicaces gravées sur deux Hermès mentionnent des zacores médecins. Ce ne sont peut-être que des exceptions ; elles n'en apportent pas moins une nouvelle preuve du prestige religieux et de la science médicale que possédaient les prêtres d'Esculape.

La plupart des asclépieia étaient situés dans des endroits salubres : celui de Cyllerie, ville d'Élide, était bâti dans la contrée la plus prospère et la plus riante du Péloponèse. On apercevait le temple de Las, en Laconie, sur la cime du mont Ilium. En Arcadie, le sanctuaire de Mégalopolis disparaissait au milieu d'un bois sacré sur le versant oriental de la montagne. L'asclépieion de Cli-

1. *Documents du progrès*, « Les miracles de Lourdes ». Dr Félix Regnault, février 1909 (pages 179 et suiv.).

toris avait été construit dans une vaste plaine entourée de collines.

Pour établir les temples, les prêtres choisissaient de préférence le voisinage des fleuves et des sources. Le temple d'Esculape de Corona était situé sur le golfe de Messénie, près de la source de Platée. Nous avons cité l'éloge que fit Aristide de la fontaine sacrée de Pergame.

Les eaux minérales et thermales étaient particulièrement recherchées des prêtres pour ériger les sanctuaires du dieu-médecin. A Cenchrée un temple avait été bâti au voisinage d'une source d'eau salée et bouillante. L'asclépieion d'Épidaure était situé au milieu d'un bois sacré, non loin de la mer. Pausanias cite une fontaine dont l'eau était recueillie dans un réservoir que devait abriter le tholos.

Dès que les patients arrivaient à l'asclépieion, les prêtres ordonnaient des bains et prescrivaient la diète. On ne prend point d'autres mesures à l'entrée des malades dans les hôpitaux modernes. On assurait la propreté (1) du temple et on évitait les épidémies en éloignant les moribonds du sanctuaire. A Épidaure les femmes en couches étaient transportées dans une maternité due aux libéralités d'Antonin. Si les prêtres d'Esculape ignoraient lemot : asepsie, ils en comprenaient néanmoins la nécessité. Un mot nouveau ne renferme pas toujours une idée nouvelle.

En interrogeant habilement les malades, les prêtres leur suggéraient, suivant les cas, tel ou tel remède qui

1. Voir l'observation 8, 2e stèle: Comment Kleinatas de Thèbes fut débarrassé de ses poux.

reparaissait en rêve. Si le songe avait une signification embarrassante, ils l'interprétaient et le traduisaient en une prescription utile ou le considéraient comme banal et sans valeur. Mais le plus souvent les prêtres apparaissaient eux-mêmes, examinaient le malade et donnaient le traitement à suivre.

Les ordonnances du dieu consistaient surtout en mesures hygiéniques. Souvent Esculape recommandait la sobriété ; à un dyspeptique, il prescrivit le régime exclusif des dattes (1). A Phocée, Aristide fut obligé de ne s'alimenter que de laitage en une saison où le lait est presque introuvable.

Les bains n'étaient pas seulement usités dans la cérémonie de la purification ; les prêtres les ordonnaient encore dans un grand nombre d'affections et en particulier dans la neurasthénie. Les malades prenaient des bains d'eau simple, d'eau de mer ou d'eau minérale, avec frictions, onctions et fumigations. Dès la première nuit qu'il passa dans le temple de Pergame, Aristide se frotta de suc de baume après un bain chaud suivi d'un bain froid. Il se baigna en plein hiver dans le Mélès, à Smyrne, et une autre fois dans le Caïcas, en un endroit où il avait reçu l'ordre de se rendre à pied sans vêtements de laine. A Pergame, Aristide osa plonger dans l'eau du Sélinus, au mois de décembre, mais « *la chaleur se répandit par tout son corps, au-dessus duquel montait une vapeur épaisse et toute la peau était rouge pourpre* ».

Un jour il se frotta d'un onguent en plein air, dans

1. Artémidore (Oneironit. V, 89).

l'enceinte du temple, se lava au puits d'Asclépios, se couvrit de boue, recommença une seconde ablution et fit trois fois le tour du temple en courant. Fréquemment le dieu lui ordonnait de marcher pieds nus et de coucher en plein air dans la cour du sanctuaire. De nos jours les malades de Lourdes se baignent dans une eau glacée qui n'a que six degrés. Comme autrefois des guérisons incontestables se produirent, dues à une révolution brusque de l'organisme à laquelle s'ajoutent un violent choc nerveux et une émotion religieuse profonde. « *Le patient reste quelques minutes dans la cuve, grelottant et balbutiant des prières ; c'est un spectacle à la fois pénible et touchant de voir ceux pour qui la science du médecin est restée vaine,* demander *la guérison de leurs maux à Dieu, avec un élan de cœur infini* (1). »

Marc-Aurèle rapporte qu'Asclépios ordonnait de monter à cheval, de faire de la gymnastique et des exercices violents. Agestratos (2) atteint de céphalée neurasthénique en fut guéri par les exercices du pancrace, combinaison de boxe et de lutte à main plate. Galien rapporte qu'un habitant de Smyrne, Nicomaque, avait contracté une telle obésité qu'il ne pouvait faire aucun mouvement. Esculape le guérit en le soumettant à jeun à de violents exercices corporels. Le Dr Gruby, savant dermatologiste de notre siècle, fit une ordonnance semblable à une actrice de la Comédie-Française qui présentait une tendance très mar-

1. *Documents du Progrès.* « Miracle de Lourdes », février 1909 (p. 181 et suiv.), Félix Régnault.

2. 2e stèle, observation 9.

quée à l'obésité. Elle devait se lever à 5 heures du matin, ne pas déjeuner, aller à pied aux Halles, acheter un poids donné de légumes et de viande, retourner chez elle, faire elle-même le bouillon et le donner aux pauvres : la cure fut complète. Ce traitement est d'ailleurs tout à fait logique et l'on comprend que les exercices physiques épuisent plus facilement un organisme à jeun qu'un organisme dont la faim est satisfaite. Les ouvriers, obligés de se lever de bonne heure, le savent, et ne partent jamais à leur ouvrage sans avoir pris un déjeuner substantiel.

Les prêtres ordonnaient les diverses drogues usitées en médecine. Du gypse, de la ciguë, de l'absinthe mêlée de vinaigre, un purgatif composé de raisins secs, d'ingrédients divers et de « *mille autres choses* », furent successivement conseillés à Aristide. A la suite d'un traitement où les vomitifs alternaient avec des saignées, il fut épuisé au point qu'il devint hydropique. Une fois, le dieu prescrivit une saignée de 120 livres de sang, mais Aristide donna au songe un sens raisonnable : « *Le dieu entendait par ces paroles que je ne devais pas me faire tirer trop peu de sang.* » Erasippa de Kaphyes avait le ventre ballonné, se sentait toute brûlante et ne pouvait marcher. Asclépios ordonna un vomitif et quand le jour parut, elle vit sa serviette pleine de matières peccantes et recouvra la santé (1).

A un goutteux il fut conseillé de se frotter de propolis (Artémidore). Aristide buvait de l'huile vierge comme

1. 2e stèle, observation n° 21.

modificateur des os et des nerfs. On prescrirait de nos jours l'huile de foie de morue. Varron rapporte que les prêtres faisaient usage de carnim ; les semences sont encore usitées comme carminatif.

Grüter (1) donne l'observation d'un phtisique trouvée sur une tablette votive découverte dans l'île du Tibre : « *Julien paraissait perdu sans ressources à la suite d'un crachement de sang. Le dieu lui ordonna de prendre sur l'autel des graines de pommes de pin, de les mêler avec du miel et de manger pendant trois jours cette préparation. Il fut sauvé et vint remercier le dieu devant tout le peuple.* » A un autre tuberculeux, il fut recommandé, suivant Élien (2), de manger de la viande d'âne. Dans un cas d'hémoptysie le dieu prescrivit du sang de taureau. Dans les campagnes les malades anémiques suivent encore le même traitement.

Grüter cite une observation de pleurésie : « *Le fils de Lucius était atteint d'une pleurésie, et on désespérait de ses jours. Le dieu, qui lui apparut en songe, lui ordonna de prendre de la cendre sur l'autel, de la mêler avec du vin, et de se l'appliquer sur le côté. Il fut sauvé, et vint remercier le dieu devant le peuple, qui lui souhaita toutes sortes de prospérités.* »

Un aveugle fut guéri en se frottant les yeux pendant trois jours avec un collyre fait du sang d'un coq blanc (Grüter). Une ordonnance d'Asclépios, rapportée par Philostrate, consistait à manger une perdrix à l'encens.

1. Hist. animal, XI, 35.

2. Grüter. *De incrementis artis medicæ per expositionem aegratorium in vias publicas et templa*, in-4°, Lipsiæ, 1749.

Dans les fouilles d'Epidaure, on a retrouvé une inscription de l'époque romaine qui contient l'histoire très documentée de la guérison d'un dyspeptique. Nous reproduisons la traduction qu'en a faite M. Salomon Reinach : « *Moi, M. Julius Apellas d'Idrias, dans le territoire de Mylasa, je fus envoyé ici par le dieu, étant sujet à de fréquents malaises et souffrant d'indigestions. Pendant le voyage à Égine, le dieu m'ordonna de ne point me mettre en colère. Arrivé au Hiéron, il me prescrivit de me couvrir la tête pendant deux jours, parce qu'il tombait de la pluie. Je reçus ensuite les conseils suivants : manger du pain et du fromage, du persil et de la laitue ; me frotter moi-même au bain ; prendre un vigoureux exercice ; boire de la limonade ; me frotter contre le mur au bain près de l'aqueduc ; me promener sur la galerie supérieure (la Loggia) ; me balancer sur l'escarpolette ; me frotter avec de la poussière ; marcher pieds nus ; avant d'entrer dans le bain ; verser du vin dans l'eau chaude ; me baigner sans aide et donner une drachme attique au baigneur ; sacrifier en commun à Esculape, à Épione et aux divinités éleusiennes ; prendre du lait avec du miel. Un jour, comme je n'avais pris que du lait, le dieu me dit : « Mets du miel dans ton lait, pour que la boisson soit purgative. » Je priai le dieu de me guérir plus vite ; alors il me sembla que je sortais du dortoir dans la direction de l'aqueduc, tout le corps frotté de moutarde et de sel ; devant moi marchait un enfant avec un encensoir fumant, et le prêtre me disait : « Tu es guéri maintenant, il faut payer le prix de la guérison. » J'agis conformément à ma vision, et comme je me frottais avec le sel et l'infusion de moutarde, cela me fit mal ;*

mais la douleur disparut, quand je me lavai. Cela se passa dans les neuf premiers jours après mon arrivée. Le dieu me toucha la main droite et la poitrine; le lendemain, comme je répandais l'encens sur l'autel, la flamme jaillit et me brûla la main, à tel point qu'il se forma des ampoules, mais ma main ne tarda pas à guérir. Comme je prolongeais mon séjour, le dieu me prescrivit aussi de l'anis avec de l'huile contre les maux de tête. Jusque-là je n'avais pas eu mal à la tête, mais, comme je m'étais remis à l'étude, j'éprouvai les symptômes d'une congestion. L'emploi de l'huile me délivra du mal de tête. Je consultai aussi le dieu au sujet d'une inflammation de la luette, et il me prescrivit de me gargariser avec de l'eau froide ; même remède contre le gonflement des amygdales. Le dieu me prescrivit de faire graver ce qui précède. Je repartis, reconnaissant et guéri. » Le diagnostic de dyspepsie nerveuse ne semble point douteux et le traitement n'est compliqué qu'en apparence. Il peut se résumer en quelques prescriptions hygiéniques : changement de milieu, sobriété, hydrothérapie, exercices physiques, régime lacté, purgatifs légers. La médecine moderne n'a guère trouvé mieux.

Cette observation nous paraît surtout intéressante par la façon dont le traitement est ordonné. Il ne suffit point en effet de conseiller à un malade de sages mesures d'hygiène, il faut encore savoir les lui faire accepter. En les rendant compliquées et même bizarres, en précisant certains détails, le médecin peut être assuré que son ordonnance sera suivie. Les remèdes de bonne femme n'agissent que par leur étrangeté.

Le Dr Gruby, savant médecin de notre siècle (1), obtenait des résultats heureux grâce aux ordonnances les plus singulières, et au mirage dont il savait les envelopper. A une dame nerveuse, il conseilla de monter et de descendre un escalier à reculons plusieurs fois par jour. « *Il est appelé auprès d'une belle mondaine paralysée qu'aucun traitement n'a pu encore arracher à sa chaise longue. Le jour baisse et les valets apportent les lampes: « Faites attention à mon tapis, dit la dame devant le médecin. Quelle catastrophe si on allait me le tacher d'huile! — Qu'on m'en apporte! » ordonne Gruby. On lui remet la burette. Comme s'il voulait juger de la qualité du liquide, il fait le geste de pencher ladite burette. Déjà une goutte s'échappe, mais la dame a poussé un cri. D'un bond elle s'est levée pour préserver le fameux tapis, et voilà l'hystérique guérie* (2). » Une autre fois, il dit à un riche neurasthénique de donner un louis à un paveur, de prendre un pavé, de monter et de descendre les Champs-Élysées avec ce fardeau tous les matins à une heure donnée. La première stèle d'Épidaure contient une observation à peu près analogue. Le dieu ordonna à *Hermodicos de Lampsaque, impotent du corps* de porter dans l'enceinte sacrée la plus grande pierre qu'il pourrait. Il suivit la prescription et fut guéri. Comme les prêtres d'Esculape, Gruby savait concilier la thérapeutique et la psychologie ; mais il n'a pas fait école ; on ne lui connaît point de disciples.

1. Il étudia le premier les parasites du muguet, de la teigne, et découvrit le trypanosome dans le sang de la grenouille.

2. *Presse médicale*, 13 février 1909, page 117 (F. Helme).

« *Jamais, écrit le Dr Vercoutre*(1), *les prêtres n'ont exercé la chirurgie, et nous entendons ici par chirurgie toute la série des opérations grandes ou petites, s'accompagnant nécessairement d'effusion de sang.* » Les documents ne manquent point pour infirmer cette assertion. Dans les temps mythologiques, les plus anciens guérisseurs pratiquaient des opérations chirurgicales; c'est le cas d'Asclépios et l'on ne comprendrait point que les prêtres n'aient pas conservé un aussi pieux exemple. Il n'est point de civilisation où la chirurgie n'ait précédé la médecine ; chez les peuples sauvages (2) contemporains, les sorciers

1. *Revue Archéologique*, 1885, tome II, p. 273.

2. La trépanation est très fréquente chez les sauvages. On la pratique en Océanie et particulièrement en Nouvelle-Calédonie. Le chirurgien emploie un morceau tranchant de verre qui a remplacé la dent de poisson d'autrefois (*L'opération du trépan*, de MM. Terrier et Péraire. F. Alcan, éditeur).

Hamilton a vu des sauvages de Nicobar opérer un abcès en appliquant une mâchoire inférieure de poisson garnie de dents aiguës et en frappant avec un bâton. Les Haoussas d'Afrique se servent d'un petit couteau en fer en forme de lancette à pointe arrondie.

Chez les Mexicains primitifs les accoucheuses pratiquaient la version par manœuvre externe. Elles pratiquaient l'embryotomie en introduisant dans la matrice la main armée d'un couteau d'obsidienne (Dr Louis Raffour. *La médecine chez les Mexicains précolombiens*. Paris, Jouve, édit.).

Felkin a rapporté une opération césarienne pratiquée dans l'Uganda, aux sources du Nil. « *La femme étendue sur un lit fut abreuvée de vin de palme qui la mit dans un état de demi-somnolence. L'opérateur assisté de deux aides se plaça à la gauche du lit. Il commença par murmurer une incantation, car la magie ne perd jamais ses droits, puis lava ses mains et le ventre de la patiente avec du vin de banane et ensuite avec de*

sont souvent d'habiles chirurgiens dont le savoir n'est pas toujours rudimentaire. Ils ne doivent guère différer des premiers guérisseurs de la Grèce.

Les prêtres d'Esculape employaient tous les moyens dont disposaient les médecins publics et ceux-ci avaient une grande vénération pour le dieu guérisseur. La science était subordonnée à la religion et l'on retrouve la dévotion du médecin laïque jusque dans les écrits hippocratiques. Dans l'asclépieion comme dans l'iatreion on devait pratiquer les mêmes opérations.

Le centaure Chiron, fils de Saturne et de Phyllira, est considéré comme le créateur de la chirurgie. Il aurait vécu en 1225 avant Jésus-Christ et savait reconnaître les plantes susceptibles de guérir les blessures et les ulcères. Les héros Jason, Hercule, Achille, apprirent de lui l'art de la médecine, mais le plus illustre de ses disciples fut Asclépios, fils d'Apollon et de la belle Coronis.

Suivant la tradition, Esculape naquit au XIII[e] avant Jé-

l'eau. Avec un couteau spécial pour cette opération il fit une incision sur la ligne médiane allant de l'ombilic au mont de Vénus. Paroi et matrice furent incisées, et l'enfant extirpé fut confié à un aide, puis l'opérateur enleva le placenta. Pendant ce temps l'assistant s'efforçait d'empêcher les intestins de faire issue. Avec un fer rouge, on toucha les bords de la plaie pour arrêter le sang, et on souleva la femme pour le faire écouler, enfin on pratiqua les sutures avec un fil d'acier bien poli et on appliqua, comme pansement, un emplâtre composé de diverses racines et de pulpe de végétaux. La température de la malade ne dépassa pas par la suite 38° et le pouls 108. Au troisième jour une partie des fils furent enlevés, les autres furent enlevés au sixième jour. La plaie suppura peu, la malade guérit au onzième jour. »

sus-Christ (1). La nymphe Coronis le portait dans ses flancs quand elle s'éprit de l'Arcadien Ischys. Mais Apollon avait placé près de la nymphe un corbeau prophétique qui l'avertit de son infidélité. Il tua lui-même Coronis (2), mais il sauva le fruit de ses amours en arrachant l'enfant du sein de sa mère : ainsi fut pratiquée la première opération césarienne. Asclépios fut confié au centaure Chiron qui se chargea de son éducation.

« *Esculape guérissait les blessures et les ulcères, calmait les douleurs, faisait cesser la fièvre à l'aide de boissons assoupissantes, soignait les plaies par instruments tranchants et régularisait les blessures externes... Il inventa une sonde pour sonder les blessures, l'emploi de bandelettes et l'usage des ligatures.* » Ses fils, Machaon et Podalire, héritèrent des connaissances chirurgicales de leur père. Le second aurait pratiqué la première saignée à la fille du roi Daméthès, à Karika en Chersonèse (3). Ils enseignèrent l'art de guérir, à leurs descendants, les Asclépiades, qui s'efforcèrent d'en garder le secret. La chirurgie a une origine tellement ancienne que, même sans documents, on aurait peine à croire que les prêtres d'Esculape n'aient jamais pratiqué d'opérations.

Pausanias rapporte qu'Archias fut guéri à Épidaure d'une luxation qu'il s'était faite en chassant aux environs de Pindasus (4). Dans le temple de Thérapne, une statue

1. Pindare, III[e] Ode pythique.
2. Ovide. *Métamorph.*, II, 605.
3. Stephan Bizant. *In voce*, συρνα p. 625.
4. Pausanias, *Description de la Grèce*, trad. Clavier, ch. XI, p. 404.

d'Esculape cotyléen fut érigée par Hercule qui donna ce surnom au dieu qui l'avait guéri d'une blessure à la jonction de la cuisse et de la hanche, reçue dansl e premier combat contre Hippocoon et ses fils (cotylé signifie os des îles) (1). A Pergame, le dieu prescrivit, à Aristide souffrant de catarrhes, de gastrite et de fièvre, une saignée au coude de 120 livres de sang. Deux ou trois jours après une nouvelle saignée fut ordonnée au front.

Les stèles d'Épidaure contiennent les plus intéressantes observations chirurgicales. Enippos porta pendant six ans dans la joue une pointe de lance. Il s'endormit, le dieu l'arracha et la lui remit entre les mains. Le sommeil hypnotique provoqua sans doute une anesthésie suffisante pour pratiquer l'extraction (1re stèle, obs. 19).

Un homme avait un ulcère dans le ventre. Il s'endormit et vit le dieu qui ordonnait à ses serviteurs de le saisir fortement. Esculape ouvrit le ventre, pratiqua l'excision de l'ulcère, recousit le ventre et délivra l'homme de ses liens. Il semble qu'il s'agit d'un cancer, excisé après laparotomie (obs. 7, 2e stèle).

Gorgias d'Héraclée avait été blessé au poumon par une flèche. Il resta malade pendant un an et dix mois, remplissant soixante-sept cuvettes de pus. Il s'endormit dans l'abaton et le dieu lui retira la flèche du poumon (obs. 10, 2e stèle). Il s'agit vraisemblablement d'une blessure du poumon, suivie de pyopneumothorax. Une grande quantité de pus s'écoulait de la plaie thoracique largement

1. Pausanias, *Description de la Grèce*, tr. Clavier, ch. XIX, p. 159.

ouverte. Les prêtres pratiquèrent une pleurotomie ou une thoracotomie.

Longtemps avant l'Ecole hippocratique, il ne semble plus douteux que les prêtres d'Esculape aient apporté une large contribution au développement de la médecine expérimentale déjà pratiquée dans les iatreia.

CONCLUSION

Éloignant toute critique d'archéologie ou de mythologie, nous avons surtout recherché le mécanisme des guérisons qui s'accomplissaient au sanctuaire d'Épidaure. Il n'était point possible de se limiter à l'*Histoire médicale du pèlerinage de la vallée du Hiéron* et nous avons dû recourir à tous les documents que nous avons trouvés sur les asclépieia pour rendre notre sujet particulier plus exact et plus précis.

a). — Les anciens attribuaient aux songes une origine surnaturelle. Les dieux se montraient en rêve aux mortels et leur révélaient leur volonté. Asclépios apparaissait pendant le sommeil et guérissait les malades par sa propre volonté, par des remèdes ou des procédés chirurgicaux.

b). — Les malades s'empressaient de provoquer l'apparition salutaire par les pratiques de l'incubation. En affaiblissant les forces physiques des pèlerins par des privations et des jeûnes, les prêtres exaltaient en même temps leur imagination et fortifiaient leur foi. L'incubation n'est pas sans analogie avec la préparation que les

médecins hypnotiseurs font subir à leurs malades avant de provoquer le sommeil. Les prêtres d'Esculape sont des devanciers de nos médecins hypnotiseurs.

c). — Dès que les malades étaient couchés dans le dortoir sacré ou abaton, les rêves ne devaient point tarder à apparaître dans leur esprit exalté. Les prêtres les interprétaient et les traduisaient en ordonnances médicales. Mais le plus souvent les prêtres apparaissaient eux-mêmes aux malades, le matin, de très bonne heure, et, pratiquaient les suggestions au moment où l'esprit est dans un état mitoyen entre la veille et le sommeil. Les médecins hypnotiseurs n'agissent point autrement et font leurs suggestions sur l'esprit à l'état subconscient.

d). — La suggestion ne suffit point à expliquer toutes les guérisons, dites miraculeuses. Sous l'empire de la foi ou d'une émotion vive, par une impression profonde et soudaine, des guérisons subites pouvaient se produire à Épidaure comme dans tous les pèlerinages (1).

La divination était la forme de la foi mystique dans la religion païenne. Dans les asclépieia, les malades étaient convaincus que le dieu venait lui-même les guérir, et que les ordonnances étaient d'origine divine. La suggestion et l'émotion religieuses sont autrement efficaces que celles provoquées par le médecin ; ce ne sont point de ces absurdités dont on vient à bout avec un sourire. Dans l'avenir leur étude contribuera au progrès des méthodes psychothérapiques.

1. Voir le « Démembrement de l'hystérie traditionnelle, pithiatisme », par Babinski. (Paris. Imprimerie de la *Semaine médicale*).

e). — Les prêtres ne guérissaient pas seulement par la divination, ils employaient encore tous les moyens dont disposaient la médecine et la chirurgie.

Suivant M. C. Wescher, les temples d'Esculape furent les premiers hôpitaux de la Grèce et ses prêtres les premiers médecins. Son opinion n'est guère plus exacte que celle de Malgaigne qui considérait les prêtres comme des jongleurs et des charlatans insignes.

Les prêtres-médecins d'Esculape étaient à la fois devins, médecins et chirurgiens.

BIBLIOGRAPHIE

Cawadias. — Fouilles d'Épidaure, 1891, in-fol.

Diehl. — Excursions archéologiques en Grèce, 1890.

A. Defrasse et H. Lechat. — Épidaure. Restauration et description des principaux monuments du sanctuaire d'Asclépios, relevés et restauration par A. Defrasse, texte par H. Lechat, 1895, in-fol.

Daremberg. — De l'état de la médecine entre Homère et Hippocrate. Revue archéologique, 1869.

Salomon Reinach. — Revue archéologique, 1884. Tome II, pages 77-129.

— Traité d'Épigraphie grecque. Paris. Leroux, 1885, in-8°.

— Revue archéologique, 1885, I, p. 265.

P. Girard. — Asclépieion d'Athènes. Paris, 1881.

Dr A. Corlieu. — La Chirurgie en Grèce avant l'ère chrétienne. Clermont. Oise. Imprimerie de Daix frères, 1901.

Adrien de Longperier. — Revue archéologique, 1844-1845, p. 458.

Letronne. — Revue archéologique, 1844-1845, p. 441.

Dictionnaire des antiquités grecques et romaines (Daremberg et Saglio). Voir les articles : Donarium, amuletum, fascinum, medicus, divination.

Dr Raoul Brunon (Rouen). — La France médicale, 10 septembre 1906. Notes sur la médecine avant Hippocrate.

— La France médicale, 10 décembre 1904. La loi d'Hammourabi.

— Musée de l'École de Médecine et de Pharmacie de Rouen (notes).

Maspero. — Histoire des peuples de l'Orient, 1904.

Guardia. — Le Médecin, 1897.

— La médecine à travers les siècles, 1865.

— Histoire de la médecine, 1884.

Dr M. Mollet. — La médecine chez les Grecs avant Hippocrate, 1906.

Dr Vercontre. — Revue archéologique, 1885.

A. Gauthier. — Histoire du somnambulisme.

L.-F. Alfred Maury (membre de l'Institut). — La magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen âge.

P. Carnault. — La théorie palaco-égyptienne de la circulation dans ses rapports avec la théorie du pneuma.

Dr Courtois-Suffit. — Les temples d'Esculape. La médecine religieuse dans la Grèce ancienne. Paris, 1891.

Croiset. — Histoire de la littérature grecque. Livre V, sur Aelius Aristide.

A. Dechambre et L. Lereboulet. — Dictionnaire des Sciences médicales. Art. Hypnotisme.

Kurt Sprengel. — Histoire de la médecine. Traduction Jourdan. IIe volume.

Pausanias. — Description de la Grèce. Traduction Clavier, 1814.

J.-F. Stiévant. — Discours d'Aelius Aristide pour le maintien de la loi Leptine.

A. Bouché-Leclercq. — Histoire de la divination dans l'antiquité. Paris, 1880, 4 vol.

Allemand. — Notice sur quelques superstitions et cérémonies en usage chez les anciens dans l'art de guérir. Marseille, 1820, in-8° de 21 p.

André Pontier. — Histoire de la pharmacie. In-8° de 730 p. Paris, Doin, 1900.

Apollodore. — La Bibliothèque. Traduction française de Clavier, 1805, 2 vol.

Apulée. — Œuvres complètes. Traduct. Bétoland. Paris, Garnier, 1862.

Bernier (J.). — Histoire chronologique de la médecine et des médecins. Paris, L. d'Houry, 1695.

Bruzon. — La médecine et les religions. Thèse de Paris, Baillière, in-16, 1904.

Cap (P.-A.). — Histoire de la matière médicale et de la pharmacie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Censorinus. — De die natali. Collection des auteurs latins. Traduction Nisard. Paris, Dubochet, 1846, in-8°.

Clavier. — Histoire des premiers temps de la Grèce, depuis Inachus jusqu'à la chute des Pisistratides, pour servir d'introduction à la « *Description de la Grèce* » de Pausanias. Paris, in-8°, 1822, 3 vol.

Daremberg. — La médecine dans Homère. Paris, in-8°, 1865. T[4] 45.

— Histoire des Sciences médicales. Paris, 1870, 2 vol. in-8°.

Diogène-Laerce. — Vie des Philosophes. Traduct. Zevort. Paris, Charpentier, 1847.

Diodore de Sicile. — Bibliothèque Historique. Trad. Hœfer. Paris, Hachette, 1865, 4 vol.

Dujardin. — Histoire de la Chirurgie. Paris, in-4°, 1774-1780, 2 vol.

Dutertre. — Des anesthésiques dans l'antiquité, in-8°, 22 p. Paris, 1855.

Galien. — Œuvres. Trad. Daremberg. Paris, Baillière, in-8, 1854.

P.-L. Aug. Gauthier. — Recherches historiques sur l'exercice de la médecine dans les temples chez les peuples de l'antiquité, in-8°, 1844.

Girard. — La vie antique. La Grèce, in-8°, 1844.

Hippocrate. — Œuvres complètes. Traduct. Littré. Paris, Baillière, in-8°, 1839-1856, 10 vol.

Houdart. — Histoire de la médecine grecque depuis Esculape.

Homère. — Iliade. Odyssée. Traduction Pessoneaux. Paris, Charpentier.

Le Double (A.-F.). — La médecine et la chirurgie dans les temps préhistoriques. In-8°, 24 pages. Tours, Mazereau, 1889.

Lucien de Samosate. — Œuvres complètes. Trad. française. Talbot. Hachette, 1879, 2 vol.

Malgaigne. — Lettres sur l'histoire de la chirurgie.

— Lettres sur l'anatomie et la physiologie d'Homère, in-8°. Paris, 1842.

— Essai sur l'histoire et l'organisation de la chirurgie et de la médecine grecques avant Hippocrate. Journal de Chirurgie, 1846.

Noury (P.). — Le culte d'Esculape en Grèce. Chronique médicale, numéro du 1er décembre 1905.

Pansier (P.).— Histoire de l'ophtalmologie, in-8°, 87 p. Évreux, Hérissey, 1902.

Philostrate. — Vie d'Apollonius de Tyane. Trad. française de A. Chassang. Paris, Didier, 1862.

— Vie des sophistes.

Pictet (Ad.). — État de la Médecine entre Homère et Hippocrate. Gr. in-8°, publication de la Revue archéologique.

Pline l'Ancien. — Histoire naturelle. Trad. Littré. Collection Nisard. Paris, Firmin-Didot, 1877.

Plutarque. — Vie des hommes illustres. Trad. Ricard. Paris, Didier, 1843.

Ravel. — L'officine des anciens médecins grecques et romains. In-8°, de 40 p. Avignon, Seguin, 1881.

Strabon. — Géographie. Traduct. Tardieu. Hachette, 1867, 4 vol.

Lucrèce. — De natura rerum.

Droysen. — Histoire de l'hellénisme.

Cabanès (Dr). — Poisons et sortilèges.

Coakley Lettson. — Histoire de l'origine de la médecine.

Costomiris. — Études sur les écrits inédits des anciens médecins grecs et sur ceux dont le texte original est perdu mais qui existent en latin ou en arabe, 1890.

Salomon Reinach. — Chronique d'Orient, in Revue archéologique, 1884, 3e série, t. IV, p. 76.

Rouse. — Freek votive offerings.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE 7

INTRODUCTION. 9

CHAPITRE PREMIER.

Épidaure : le théâtre, le tholos, le temple, l'abaton. Historique 15

CHAPITRE II.

Le culte d'Esculape : Légendes d'Asclépios. Fêtes de l'asclépieion d'Épidaure. Personnel du sanctuaire. Attributs d'Asclépios ; animaux sacrés ; chiens et serpents ; leur rôle médical et religieux. Mystères du culte 23

CHAPITRE III.

Les ex-voto : Caractères de l'offrande. Statues. Tableaux. Bas-reliefs. Objets divers. Animaux. Plantes. Instruments de chirurgie et recettes dédiées à Asclépios. Ex-voto représentant des membres ou des organes guéris. Le mauvais œil. Hymnes votifs. Les deux stèles découvertes à Épidaure par Cawadias en 1883. Ex-voto dans les églises modernes. 36

CHAPITRE IV.

L'Incubation : Purifications. Jeûnes. Sacrifices. Processions et office nocturne. Le « *Plutus* » d'Aristophane. Les pratiques de l'incubation et le chris-

tianisme. Le pèlerinage de Tinos. La préparation au sommeil hypnotique. Prêtres d'Esculape et médecins hypnotiseurs 63

Chapitre V.

Divination par les songes : Hallucinations. Mysticisme 75

Chapitre VI.

Thérapeutique active et manœuvres chirurgicales : Médecine. Hydrothérapie. Hygiène. Médicaments. Phtisie. Pleurésie. Dyspepsie. Chirurgie. . . . 96

Conclusion 111

MAYENNE, IMPRIMERIE DE CHARLES COLIN